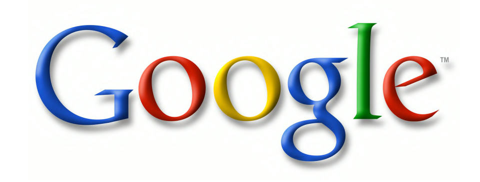
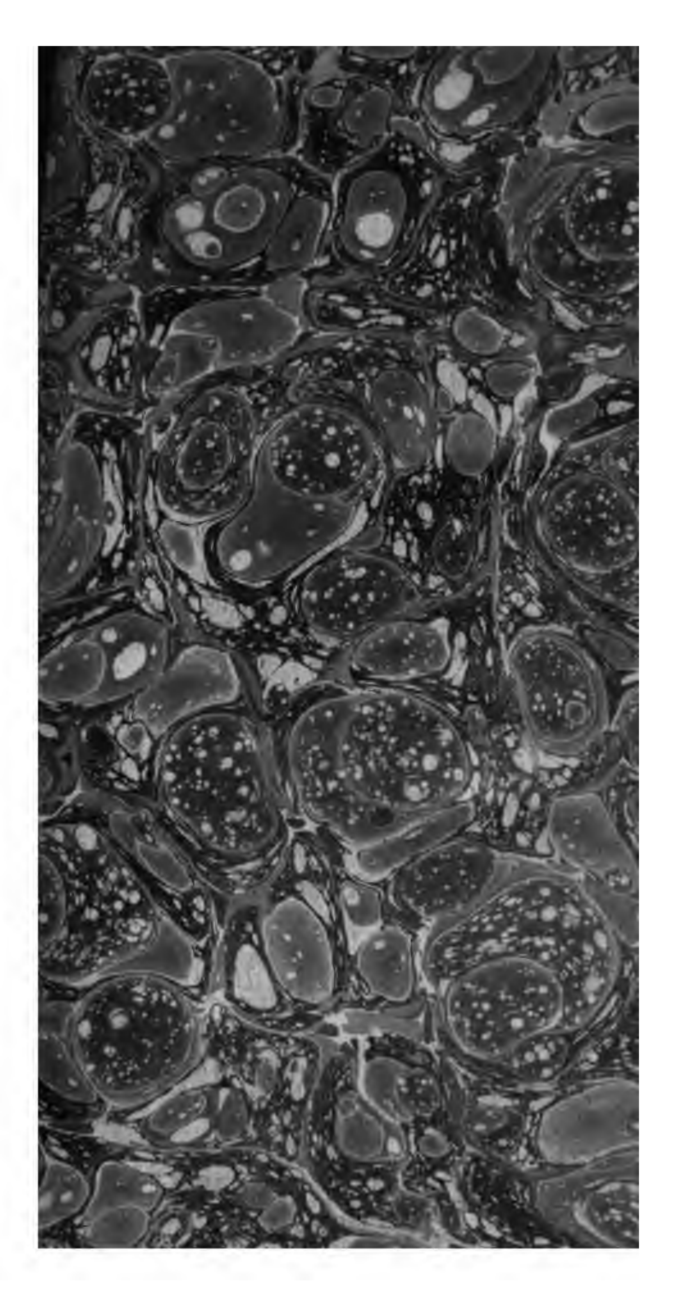

Google


85. a. 9
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
Elizabeth Radcliffe
1850




85. a. 9
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.
Elizabeth Radcliffe
1850
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

JEANNE

DE FRANCE.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE.

Isabella Anne Brydges

JEANNE DE FRANCE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

1816.

EPITRE DEDICATOIRE

A MADAME LA COMTESSE DE VALENCE.

MA CHÈRE FILLE,

Vous aimez cet Ouvrage que j'ai composé en grande partie sous vos yeux; il m'est doux de vous l'offrir, et de penser que, durant notre absence, il occupera quelques-unes des *Veillées du Château*, où vous devez passer l'hiver. Mon imagination et mon cœur me transportent sou-

vent dans cette solitude, au milieu de ces trois générations qui me sont si chères, et qui, j'en suis sûre, regrettent quelquefois celle qui forme *la quatrième*. Là, Jeanne pourrait être jugée par les esprits les plus justes et les plus cultivés; mais elle sera lue avec toutes les préventions favorables que peut donner la piété filiale; je le sais, ma fille, et le compte que vous me rendrez de cette lecture ne m'en sera que plus agréable. J'aurai toujours un sentiment de préférence pour cet Ouvrage, puisqu'il vous est dédié, et qu'il sera l'un des témoignages de ma tendresse pour vous.

PRÉFACE.

Ce roman historique offre un tableau qui n'a jamais été tracé : en présentant une héroïne disgraciée de la nature, en décrivant les douleurs d'un amour légitime sans espérance, d'une passion que la vertu même ne pouvait guérir, j'ai voulu opposer la beauté morale à la beauté physique, et la reconnaissance à l'amour ; j'ai voulu que, dépouillée de raisonnemens et de réflexions, la morale de cet ouvrage fût tout entière dans les actions des personnages, et dans la sympathie qui doit naturelle-

ment réunir des âmes qui se ressemblent et qui ont pour la vertu le même enthousiasme. Si les sentimens de Jeanne et de Louis ne paraissent point exagérés, si l'on ne trouve rien d'invraisemblable ou d'emphatique dans cette peinture, j'aurai atteint mon but. Il y a contre la possibilité de la perfection morale un préjugé si commode et si général, qu'il faut employer quelque précaution pour oser en présenter le modèle dans un ouvrage d'imagination. On doit chercher ces grands personnages dans l'histoire; car cette perfection a besoin de cette autorité et d'un nom imposant et révéré pour n'être pas rejetée comme une pure chimère; et il faut

donner à ces caractères sublimes une excessive sensibilité, afin de les mettre aux prises avec la raison qui, plus sévère que le devoir, n'approuve jamais un sentiment passionné. Il résultera de cette combinaison des combats intérieurs où l'on apercevra toujours quelques traces de la faiblesse humaine; car la perfection peut sans doute exister dans la conduite, mais elle n'est jamais entière, du moins constamment, au fond de l'âme; et c'est même la résistance qu'elle y trouve qui fait le principal mérite des plus belles actions. Ainsi représenter ces combats douloureux, ce n'est point rabaisser ces grands caractères, c'est au contraire montrer toute

leur énergie et faire connaître tout le prix de leurs généreux sacrifices.

Il y a *un idéal* dans la beauté physique, parce qu'elle ne peut être véritablement parfaite sans l'assemblage d'une infinité de choses qu'il est impossible de trouver réunies dans un seul objet. La plus belle de toutes les créatures aura toujours au moins un manque de beauté (par conséquent un défaut) et dans le visage et dans l'ensemble de sa personne. Mais il n'y a point d'*idéal* dans la beauté morale, il ne faut pas un million de choses pour la compléter : une piété véritablement éclairée l'a donné tant de fois! Quelle imagination pourra jamais,

dans les plus nobles fictions, créer des caractères plus parfaits que ceux de saint Louis et de saint Vincent de Paule? Comment pourrait-on inventer des actions plus héroïquement touchantes que celles qui ont immortalisé leur mémoire ?

Les héros de cet ouvrage ne sont point des saints ; je n'ai même pas dissimulé la faiblesse de Louis ; je l'ai représenté, ainsi que Jeanne, tel que je l'ai vu dans l'histoire ; mais j'ai tâché de peindre sa bonté, la grandeur de son âme, et la perfection des sentimens, du caractère et de la conduite de Jeanne.

Il me semble qu'il m'est permis de croire que les âmes généreuses

aimeront le sujet de ce roman, qui, du moins, ne ressemble à aucun autre. Déjà, dans des lectures particulières et dans la communication du manuscrit, il a obtenu les suffrages auxquels je devais attacher le plus de prix!.... C'est le produire sous d'heureux auspices, puisque, avant même de paraître, il m'a procuré une satisfaction mille fois préférable à toutes celles que peut désirer la vanité d'auteur!....

JEANNE

DE FRANCE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Je veux peindre ce que la reconnaissance et l'amitié peuvent produire dans un cœur sensible et généreux; je veux prouver que l'enthousiasme de l'amitié, comme celui de la gloire, peut l'emporter quelquefois sur celui de l'amour même. Cette exaltation sublime, fortifiée par le devoir, n'enflamme pas rapidement l'imagination; mais elle élève l'âme, elle fait jouir avec délice des sacrifices les plus pé-

nibles. Eh! n'est-ce rien de sentir qu'on est capable de former et d'exécuter de semblables résolutions, et d'apprendre à connaître toute la grandeur de son âme! Je veux montrer enfin que tout n'est pas effort et combat dans ces nobles victoires, et que la vertu, la raison, l'amitié, ont aussi leur attrait; que la pureté de leurs profondes émotions ajoute à leur puissance un charme indéfinissable, et que les séductions de l'amour ne sont ni plus douces, ni plus entraînantes. L'histoire de l'un de nos meilleurs rois me fournira ces peintures touchantes; je tâcherai de pénétrer dans tous les replis de la grande âme de Louis XII, heureuse de ne rien devoir à l'imagination qui sait créer et tout embellir : c'est en n'inventant rien, mais en devinant tous les mouvemens secrets de deux cœurs magna-

nimes, que je veux obtenir le succès que j'ambitionne.

Louis XI touchait à son déclin, sa santé s'affaiblissait, et il voyait avec l'effroi d'un tyran la vieillesse s'approcher, et lui montrer le terme prochain d'une vie coupable. La religion avait frappé son esprit et son imagination sans toucher son cœur, sans changer son caractère; il fondait des hôpitaux, il faisait des pélerinages: mais la religion, absolue dans ses principes ainsi que dans ses dogmes, n'a point de supplément pour l'humanité, la bonté, la justice; les pratiques les plus saintes de la piété ne sont plus que des superstitions, lorsqu'on croit qu'elles peuvent dispenser de suivre un seul des commandemens divins. Plus tourmenté que jamais par une conscience agitée, le roi devenait chaque jour plus farouche

et plus défiant; les ministres odieux de ses volontés arbitraires le consolaient de la haine publique en appelant ses cruautés les actes équitables d'une politique habile; comme si une longue et continuelle sévérité pouvait s'allier avec la justice chrétienne, et comme si les rois sans la clémence pouvoient être sur la terre l'image de la divinité!....

Louis XI avait trois enfans : le prince qui lui succéda, et qui était encore dans la première enfance, et deux filles, l'une mariée au sire de Beaujeu, duc de Bourbon (on l'appelait Madame); l'autre, âgée de dix ans, nommée Jeanne de France. Sa main était destinée, depuis sa naissance, au jeune Louis, duc d'Orléans *,

* Fils de Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves.

qui n'avait que deux ans de plus qu'elle. Ce prince, doué de tous les agrémens extérieurs, annonçait déjà la bonté qui lui fit donner, par la suite, le plus beau surnom que puisse obtenir un souverain, celui de *père du peuple*.

Jeanne fut élevée avec un soin particulier : la nature lui avait refusé les grâces et la beauté ; mais elle lui prodigua des dons plus précieux. On n'eut besoin de cultiver ni sa sensibilité, ni sa bonté ; au contraire, il fallut souvent les modérer ; on connut, dès son enfance, que la fortune et l'élévation du rang n'auraient qu'une influence relative sur son bonheur, et que sa destinée dépendrait uniquement des affections de son cœur. C'était prévoir que sa vie serait livrée à de longues souffrances. Elle était née avec l'esprit le plus juste, le plus étendu, et une mémoire heureuse.

On lui enseigna l'histoire et les langues savantes : elle étonna ses maîtres par la rapidité de ses progrès, par son goût pour l'étude, et par le développement précoce de sa raison *.

La vanité la plus puérile occupe une grande partie de la vie de presque toutes les femmes qui ne sont pas d'une laideur incontestable, et le soin de leur parure ne se prolonge que trop souvent jusqu'à l'âge qui le rend ridicule. Quoique Jeanne n'eût rien de difforme, elle était néanmoins si disgraciée de la nature, que la flatterie même n'osait tenter de l'abuser à cet égard. Ainsi nulle idée frivole, nulle séduction dangereuse n'altéra sa raison, n'en suspendit l'exercice et n'en retarda l'accroissement. Cette raison prématurée, unie à l'âme la plus pure

* Historique.

et la plus sensible, devint si supérieure qu'elle lui fit connaître tout ce qui devrait être, mais en lui voilant tout ce qui est véritablement. Elle n'avait point de pénétration pour découvrir le mal; elle aurait eu plus de peine à concevoir le renversement des idées morales, que celui des lois physiques qui régissent l'univers; une triste expérience lui donna par la suite les lumières qui lui manquaient; arrachée d'un monde idéal, plein de charmes et de nobles illusions, elle crut tomber dans le chaos en découvrant tant de désordres cachés sous de belles apparences, et tous les déplorables égaremens, toutes les inconséquences causées par l'orgueil et l'ambition.

Jeanne savait, depuis sa première enfance, que le duc d'Orléans serait un jour son époux, et elle prit naturel-

lement; pour ce prince aimable, une affection vive et pure qui perfectionna sa vertu, son caractère, et qui devint bientôt un attachement sublime.

Lorsque Jeanne eut atteint l'âge de douze ans, on la conduisit en pompe dans la chapelle du roi son père, où l'on célébra son mariage avec le jeune duc d'Orléans, qui venait d'entrer dans sa quinzième année *. Après la cérémonie, on reconduisit Jeanne dans son appartement, qu'elle ne devait quitter que dans cinq ans, pour aller se réunir à son époux. Louis, livré aussi à ses instituteurs, n'avait encore entendu faire que l'éloge de l'esprit et des vertus de Jeanne : la voyant presque tous les jours depuis les premières années de sa vie, il était lui-même vivement touché de sa dou-

* Historique.

ceur, de sa bonté et de l'égalité parfaite de son humeur; il avait de l'amitié pour elle; et, accoutumé à sa figure, il n'en remarquait pas les désagrémens. Mais le jour solennel de son mariage, il la regarda, ou, pour mieux dire, il l'examina pour la première fois, et ce fut avec un pénible étonnement. Le contraste malheureux de la beauté des traits et de la taille de Louis avec toute la personne de sa jeune épouse, frappa tout le monde; Louis recueillit à ce sujet quelques paroles échappées à l'imprudence, et peut-être à la malignité. Il fut triste et rêveur tout le reste de la journée.

L'innocence de Jeanne la préservait de toute inquiétude : elle ne savait pas encore distinguer l'amour de l'amitié, et, dans le cœur d'une femme vertueuse, l'amour est tellement uni à la fidèle et généreuse amitié, que

l'âge et le temps ne peuvent qu'épurer cette noble flamme, et ne sauraient l'affaiblir. Jeanne ne sentit que le bonheur d'avoir entendu prononcer à celui qu'elle aimait, le serment sacré qui unissait à jamais leurs destinées. L'idée du devoir ajouta à sa tendresse, et elle ne manqua pas de supposer à Louis le même sentiment. Néanmoins elle s'aperçut qu'il avait avec elle un ton plus sérieux, et surtout plus tranchant : elle en fut d'abord péniblement émue ; ensuite, en y réfléchissant, elle imagina que Louis croyait devoir déjà montrer l'autorité d'un mari ; cette pensée la charma. Il attachait donc du prix à cette espèce d'empire qu'elle reconnaissait avec tant de joie ; il pensait donc dans tous les instans qu'elle était sa femme !...... Elle redoubla pour lui d'égards et de déférences ; elle trouvait tant de douceur

à le regarder comme son maître! Elle recevait avec indifférence tous les honneurs que l'on rendait à son rang, comme à la fille du souverain; et elle s'honorait de montrer une soumission qui rappelait sans cesse qu'elle était l'épouse du duc d'Orléans.

Deux ou trois années s'écoulèrent ainsi pour Jeanne dans une heureuse sécurité. Mais, au bout de ce temps, une observation, frivole en apparence, commença à lui donner de l'inquiétude, en lui faisant faire un fâcheux retour sur elle-même. Elle remarqua que, depuis quelque temps, Louis ne louait presque plus les femmes que sur leur figure. Lorsque, dans la conversation, on vantait en sa présence l'esprit et les talens d'une femme qu'il ne connaissait pas, il s'écriait toujours de premier mouvement : *Est-elle jolie?* Cette question si souvent répétée

fit plus d'une fois tressaillir l'infortunée Jeanne. Elle apprit ainsi, et ce fut avec surprise, que Louis, avant tout, admirait la beauté; c'était donc un grand malheur d'en être entièrement dépourvue?.... Depuis ce temps, elle ne jeta jamais les yeux sur un miroir sans éprouver une sensation douloureuse : c'était le pressentiment de toutes les peines qui devaient troubler sa vie. Parmi les personnes admises à lui faire leur cour, Jeanne distingua surtout la comtesse Agnès de Dunois, nouvellement mariée à l'homme de la cour que le duc d'Orléans aimait le mieux*. Cette circonstance contribua beaucoup à inspirer à Jeanne le désir de former une liaison intime avec Agnès; mais d'ailleurs cette dernière

---

* On le suppose ici fils de Dunois, le fameux *bâtard d'Orléans*.

justifiait cette flatteuse préférence par les plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit.

Madame, sœur de Jeanne, et plus âgée qu'elle de dix ans, venait souvent la voir; mais la différence des caractères, plus grande encore que celle de l'âge, ne permit jamais une véritable intimité entre ces deux princesses.

La duchesse de Beaujeu n'eut point de crédit sous le règne du roi son père, quoiqu'elle fût la seule de ses enfans qui eût des rapports frappans avec lui par ses inclinations, ses défauts et le genre de son esprit. Mais les gens artificieux se rendent au fond plus de justice qu'on ne le croit; ils ont toujours un invincible éloignement pour tous ceux qui leur ressemblent. La duchesse de Beaujeu, naturellement impérieuse, montra

de bonne heure une ambition sans bornes; elle sentit qu'il fallait la dissimuler, et elle devint aussi artificieuse qu'intrigante. Forcée de ployer sous les volontés d'un père et d'un monarque absolu, elle prit une fausseté qu'elle porta constamment dans tous les détails de la vie. Un orgueil démesuré donnait à toutes ses passions un caractère impétueux; aux penchans naturels de son cœur se mêlaient toujours les prétentions de son amour-propre; l'obstacle et les difficultés irritaient ses désirs, exaltaient son imagination; et, lorsqu'enfin une impossibilité absolue l'obligeait de renoncer à ses espérances, elle se livrait en secret à tous les mouvemens d'une colère, d'autant plus dangereuse qu'elle savait la dissimuler et la concentrer entièrement au fond de l'âme la plus vindicative. Dans tout

le cours de sa vie, elle fut toujours, successivement ou à la fois, occupée avec ardeur de deux choses, d'un succès ou d'une vengeance. En voyant vieillir le roi, elle forma le projet de s'assurer un grand ascendant sur l'enfant qui devait lui succéder. Cet enfant était son frère; elle affecta pour lui la plus vive tendresse, et, sous ce prétexte, elle demanda et elle obtint la permission et le droit de présider à son éducation. Mais le jeune Charles avait la santé la plus chancelante; s'il mourait sans postérité, le duc d'Orléans alors devenait roi de France; il était donc important de gagner son amitié: Madame était sa belle-sœur, et elle se promit bien de ne négliger aucun moyen de lui plaire et d'obtenir sa confiance. En effet, elle suivit avec persévérance ce dessein. Louis, plein de reconnaissance

du tendre intérêt qu'elle lui montrait en toutes choses, crut lui devoir l'affection d'un frère; et il s'attacha à elle avec toute la bonne foi du caractère le plus franc et le plus loyal. Cependant ce jeune prince si sensible devint bientôt, par son esprit, ses grâces et sa figure, l'homme le plus brillant de la cour; à dix-huit ans il fixait sur lui tous les yeux, et Madame vit, avec un trouble secret, son penchant à la galanterie. Après lui avoir fait quelques douces leçons à ce sujet, elle lui parla de l'amour; elle voulait (du moins elle se l'était dit) lui détailler ses illusions et ses dangers, elle ne lui dépeignit que ses charmes: surprise à la fois d'avoir parlé sans préméditation et de découvrir en elle un sentiment que jusqu'alors elle s'était efforcée de méconnaître, elle resta quelques instans interdite et trem-

blante; cette impression fut promptement effacée par la plus douce sensation. Louis l'écoutait avec ravissement et l'émotion la plus visible : il était bien loin de lire dans son cœur; mais il ne l'avait jamais entendue s'exprimer avec tant de naturel, de grâce et de sensibilité. Il ne voyait en elle qu'une amie charmante, une confidente remplie d'indulgence; il la quitta en lui répétant qu'elle lui était plus chère que jamais, et qu'il n'oublierait de sa vie cet entretien. Madame ne douta point que le duc ne l'eût parfaitement entendue, et qu'il ne fût passionnément amoureux d'elle. Elle n'avait que vingt-six ans; sans être belle, elle avait une figure noble, une physionomie expressive et spirituelle : elle pouvait plaire, elle se crut adorée; sa passion s'accordait avec son ambition. Elle n'avait à

craindre ni la surveillance d'un mari aussi confiant que borné, ni la jalousie d'une sœur trop vertueuse pour soupçonner de tels égaremens, ou trop généreuse et trop dédaignée de son époux pour oser murmurer et se plaindre. Madame se livra donc toute entière à des espérances également chimériques et criminelles, qui portèrent sa passion au dernier degré d'exaltation. Elle remarqua que, depuis cette conversation, l'empressement de Louis pour elle devenait chaque jour plus vif et plus tendre; elle aurait bien voulu qu'il lui eût épargné l'embarras d'un aveu positif; elle imaginait qu'il était retenu par le respect et par la timidité naturelle à son âge; elle attendait, pour s'expliquer, une occasion favorable que le hasard éloignait toujours.

Cependant Louis, qui allait entrer

dans sa vingtième année, voyait approcher avec chagrin le moment qui devait le réunir à une épouse pour laquelle ce titre, depuis un an surtout, lui donnait tant d'éloignement. Séparé déjà de ses instituteurs, il était entouré de jeunes gens et de courtisans qui ne lui parlaient que de galanterie et des beautés à la mode. En montrant toujours un grand respect pour les vertus de Jeanne, on affectait de le plaindre vivement d'avoir épousé une personne dont il était impossible qu'il pût devenir amoureux; comme si l'amour était nécessaire dans un engagement qui doit durer toujours! Mais cette pitié, souvent feinte et toujours exagérée, ne contribue que trop à corrompre la jeunesse; elle annonce une indulgence dangereuse; elle semble autoriser d'avance à manquer à des devoirs qu'on a l'air de trouver si

rigoureux et si pénibles ; et combien est puissante sur nous l'influence de ceux qui nous entourent lorsque leurs discours flattent nos penchans, et que leur opinion fait encore toute notre renommée !

Parmi les femmes qui venaient faire leur cour à Jeanne, le duc d'Orléans distingua bientôt la comtesse de ***, coquette artificieuse, qui remarqua facilement l'impression que produisait sur lui sa beauté; et le jeune prince n'eut pas le plus léger soupçon du manége que l'on employait pour le séduire. La duchesse de Beaujeu, ayant été forcée de suivre le roi dans un petit voyage, était absente, quand cette intrigue se forma. Un sentiment qui donne un tact plus sûr que l'expérience, avertit Jeanne qu'elle avait une rivale ; elle découvrit son malheur dans les regards de Louis, et,

quoique ce langage muet fût nouveau pour elle, son cœur inquiet ne lui en donna que trop l'intelligence. Elle n'avait jamais vu les yeux de Louis si tendres et si animés, elle n'en connut toute l'expression que pour connaître toutes les peines de la jalousie. Elle renferma ses chagrins au fond de son âme; elle ne les confia même pas à la comtesse Agnès de Dunois, son amie.

On venait d'achever de décorer l'appartement destiné à Jeanne dans le palais du duc d'Orléans, et qu'elle devait habiter dans trois mois. Le duc, qui voulait donner une fête à la comtesse de ***, invita Jeanne à y venir passer une soirée. La princesse accepta cette proposition avec une joie mêlée d'inquiétude. Louis rassembla dans cette soirée un grand nombre de dames, qui toutes allèrent

au-devant de la princesse, quand elle arriva; mais Jeanne n'en vit qu'une seule, c'était la comtesse de ***, si éblouissante de parure et de beauté que tous les yeux se fixaient naturellement sur elle. La triste Jeanne était vêtue aussi simplement que de coutume : vouée à la plus modeste des couleurs, le gris, elle avait une robe de la forme la plus négligée; elle pensait qu'elle ne devait point parer une figure que l'art et la magnificence auraient fait remarquer davantage sans pouvoir l'embellir. La taille de Jeanne, au-dessous de la moyenne, était irrégulière, sans être visiblement défectueuse. Elle boitait un peu; mais cette démarche chancelante, en accord avec la langueur répandue sur toute sa personne, paraissait moins en elle un défaut naturel que l'effet de la faiblesse et de l'abattement. Son

visage n'avait rien de difforme ; mais on n'y trouvait pas un seul trait agréable. Ses longs cheveux blonds auraient fait l'ornement d'une belle tête, et, sur la sienne, ils semblaient rendre plus terne encore son extrême pâleur. La candeur et la bonté se peignaient sur son front ; jamais on n'y vit briller un rayon de gaieté : la joie, qui ne fut jamais pour elle sans mélange, et qui ne pouvait venir que de son âme, ne s'y montrait qu'avec l'expression d'un profond attendrissement. Un air de souffrance et le regard le plus timide et le plus doux donnaient à toute sa physionomie, et même à son attitude habituelle ; quelque chose de suppliant. Le son de sa voix était mélodieux et touchant ; elle avait de jolies mains, elle le savait, Louis les avait louées ; des bracelets de perles, qu'elle tenait de

lui, étaient l'unique ornement qu'elle voulût porter.

Louis était persuadé que personne au monde ne se doutait de son intrigue, dont toute la cour était déjà instruite : il désirait surtout que Jeanne n'en eût aucun soupçon ; l'idée la plus pénible pour lui, eût été de voir humiliée ou affligée cette princesse si intéressante par sa douceur et sa sensibilité. Il se plaignait en secret d'une union qu'il trouvait mal assortie ; mais il avait pour Jeanne l'estime et l'amitié qu'il ne pouvait refuser à sa tendresse, à ses vertus et à son caractère angélique. Il était resté dans son palais pour l'attendre et la recevoir ; il alla au-devant d'elle jusqu'au haut de l'escalier ; il la prit affectueusement par la main, lui donna le bras, et la conduisit ainsi dans les appartemens, suivi de toutes les

dames et de tous les hommes de sa cour. Il n'avait jamais eu autant de grâce pour elle, jamais on ne l'avait entendu lui parler d'une manière si obligeante et si aimable. Jeanne, heureuse et touchée jusqu'au fond de l'âme, oubliait sa jalousie pour se livrer à la plus tendre reconnaissance. Après avoir parcouru une longue suite d'appartemens, on entra dans une galerie, au fond de laquelle était une grande glace. Louis donnait toujours le bras à Jeanne; à la moitié de la galerie la comtesse de *** s'approcha de Jeanne : cette dernière lui parla avec bonté, et la comtesse continua de marcher à côté d'elle. On approchait de la glace, qui, réfléchissant les deux figures de la princesse et de sa rivale, offrait le contraste le plus frappant. La beauté, l'élégance, la parure, la contenance assurée, l'air

triomphant, en opposition avec la plus humble simplicité, et le dénûment absolu de grâce et d'agrément!... La comtesse fit sur-le-champ cette comparaison, et, dans l'enivrement du plus méprisable orgueil, elle eut le mauvais goût de sourire en regardant Louis : le prince, indigné, jeta les yeux sur Jeanne; il vit qu'elle avait tout compris; elle rougissait et elle avait les yeux pleins de larmes. Louis, de premier mouvement, serra contre son cœur le bras de Jeanne qu'il tenait sous le sien; Jeanne tressaille, et deux larmes, qu'elle ne peut retenir, coulent doucement sur ses joues : elle se hâte de tirer son mouchoir, d'essuyer ses pleurs, et de prendre un visage serein. Louis, placé vis-à-vis la glace, regarde encore devant lui et Jeanne et son odieuse rivale; mais cet examen l'élevait au-

dessus de lui-même, il ne comparait que leurs âmes!... Personne, excepté Louis, ne fit attention à cette scène rapide et muette; la comtesse, tout occupée de la contemplation de sa beauté, ne remarqua ni l'émotion de Jeanne, ni la juste indignation de Louis. La délicatesse aperçoit tout en un clin d'œil, elle est une lumière de l'âme; l'insolence, qui vient toujours de la grossièreté des sentimens, n'a jamais de tact et ne voit rien.

On passa dans une salle préparée pour le bal: tout le monde savait que le duc d'Orléans aimait beaucoup la danse, et la surprise fut extrême lorsque ce prince annonça tout haut qu'il ne danserait point. Le dépit de la comtesse fut si violent qu'elle ne put le dissimuler. Le duc fit commencer le bal; ensuite il emmena Jeanne dans une petite pièce voisine, en in-

vitant à le suivre les personnes qui étaient de la société particulière de la princesse; il s'établit à une table de jeu, en se plaçant à côté d'elle, et n'y parut occupé que du soin de lui plaire. Combien il en coûtait à Jeanne pour contenir au fond de son cœur tous les sentimens dont elle était pénétrée! mais le son de sa voix, plus touchant encore que de coutume, ses regards, et les mots entrecoupés qui lui échappaient, tout en elle les exprimait.

Comme on désirait surtout faire sa cour au prince et à la princesse, la salle de bal fut bientôt déserte; la comtesse de ***, furieuse, prit, au bout d'une heure, le parti de s'en aller. On veilla tard : il y eut de la musique, Jeanne l'aimait; Louis fit jouer plusieurs fois tous les morceaux qu'elle avait l'air de préférer : ainsi la fête,

dont elle ne devait être que le prétexte, fut en effet toute entière pour elle.

Le lendemain, Louis rompit sans retour avec la comtesse de ***, et le jour même, madame de Beaujeu revint à la cour. En apprenant toutes ces nouvelles, elle ne vit dans cette intrigue qu'une fantaisie passagère, à laquelle Louis s'était livré un moment pour se distraire de son absence, et qu'il s'empressait de rompre brusquement à l'instant même de son retour. Ces interprétations, si favorables à sa passion pour ce prince, achevèrent de la confirmer dans la chimérique idée que Louis répondait en secret à ses sentimens; et elle résolut de ne plus différer l'explication positive qu'elle avait retardée jusque-là. Une maladie du roi lui en fournit l'occasion.

Une fièvre assez violente fit crain-

dre pour les jours du roi, et, sous ce prétexte, Madame donna au duc d'Orléans un rendez-vous tête à tête. Elle voulait mêler les affaires d'état à cet entretien d'amour, comme un moyen infaillible d'en assurer le succès et de donner une sorte de dignité à cette honteuse et criminelle déclaration; car tous les ambitieux pensent que les intérêts politiques ennoblissent et justifient tout. Louis se rendit avec empressement aux ordres de Madame, qui commença par lui tracer le tableau de la situation où se trouverait la France à la mort du roi. Elle ne manqua pas de faire valoir le crédit qu'elle aurait dans ce cas, et de lui faire entendre qu'il ne tiendrait qu'à elle d'obtenir la régence sans partage, et de conserver toute son autorité à la majorité d'un jeune roi sur lequel elle aurait un ascendant suprême. Il me

sera facile, poursuivit-elle, de vous associer à la régence, et je ne croirai pas perdre de mon pouvoir en la partageant avec vous. Mais il faut, pour l'intérêt de l'état, pour le bonheur de la France, pour le mien surtout...., que nous soyons intimement unis l'un à l'autre.... Il ne s'agit pas ici d'un sentiment vulgaire..... l'amitié ne me suffirait pas.... il faut que votre cœur réponde au mien, et que j'en reçoive l'assurance de votre bouche... Ici elle s'arrête en rougissant; l'inquiétude rappelait en elle un reste de pudeur; Louis ne tombait pas à ses genoux : il restait immobile et pétrifié.... Eh quoi donc! reprit-elle d'une voix tremblante, ne m'entendez-vous pas?.... Madame, répondit Louis d'un ton ferme et glacial, mon respect pour la sœur de ma femme et pour la fille de mon souverain me le défend. A

sujet de cette mésintelligence secrète. Madame le sut; elle attribua la pénétration des courtisans à l'indiscrétion de Louis, et cette idée porta au comble son ressentiment et sa haine. La santé du roi se rétablit; et, peu de mois après, Jeanne entrant dans sa dix-septième année, on fixa le jour où elle devait aller se réunir à son époux.

Le duc d'Orléans, depuis sa rupture avec la comtesse de ***, avait formé une nouvelle liaison; la femme qu'il aimait, plus adroite et plus spirituelle que la comtesse de ***, avait pris un grand ascendant sur lui, et il voyait avec un chagrin extrême approcher le moment qui allait lui imposer tous les devoirs d'un époux. Amoureux et mécontent de sa situation, il devint injuste pour la malheureuse Jeanne: elle le vit, pour la première fois,

rempli d'humeur et de caprices ; la douceur même de Jeanne l'aigrit encore, elle aggravait des torts qu'il ne voulait pas réparer. Madame de Beaujeu, qui épiait tous ses mouvemens pour saisir une occasion de lui nuire, rendit compte au roi de cette conduite, qu'elle ne manqua pas d'envenimer. Le roi fit appeler le duc d'Orléans, et lui parla avec une sévérité qui redoubla son humeur ; et ce nouveau désagrément rejaillit encore sur Jeanne : l'ami intime de Louis, et digne de ce titre par ses vertus, le comte de Dunois lui fit de sages représentations à ce sujet. Vous désolez, lui dit-il, une princesse vertueuse qui vous adore. Ah ! répondit Louis, s'il est vrai qu'elle ait de l'amour pour moi, ce sera un malheur de plus pour tous les deux ! Quel supplice que celui d'inspirer une passion violente à une

femme qu'on estime et qu'on ne peut aimer; de la voir toujours dans les pleurs, sans espoir de la guérir d'un si funeste sentiment, parce qu'elle le regarde comme un devoir, et qu'on ne peut la fuir! Ah! que j'achèterais cher son indifférence! — Votre amitié du moins la consolerait, elle en est si digne! — Non, non, l'amour veut de l'amour, et n'est satisfait qu'à ce prix : des marques d'affection, des procédés tendres, augmenteraient sa passion. Je veux lui parler sans détour le jour même où elle viendra habiter ce palais, et lui déclarer qu'elle ne doit attendre de moi que des égards, du respect, et qu'il m'est impossible de traiter comme ma femme, celle que je n'ai point choisie, celle qu'une autorité despotique me força d'épouser dans mon enfance. Dunois combattait vivement cette ré-

solution, lorsqu'au milieu de cet entretien on apporta au duc un billet de madame de **, sa nouvelle maîtresse, qui lui mandait qu'elle était exilée, qu'elle venait de recevoir l'ordre de partir sous vingt-quatre heures, et d'aller dans une de ses terres, à deux cents lieues de Paris. A cette nouvelle, Louis fut indigné, en pensant qu'une femme était persécutée pour lui. On me connaît bien mal, s'écria-t-il, si l'on prétend m'en détacher en employant une semblable violence! je la verrai toujours, j'irai la chercher partout où le despotisme la reléguera. A ces mots, il courut chez Jeanne. Il connaissait trop cette princesse pour imaginer qu'elle eût la moindre part à ce coup d'autorité; mais elle en était la cause innocente, et Louis, dans le transport de sa colère, voulait lui déclarer tout ce qu'il pensait: c'était une

vengeance injuste et cruelle, mais il était irrité et au désespoir; il avait besoin d'une victime. Arrivé à l'appartement de la princesse, on lui dit qu'elle était chez le roi; il attendit. Au bout d'une demi-heure, il vit entrer Jeanne suivie d'une dame qu'il renvoya; et il se trouva, pour la première fois de sa vie, tête à tête avec Jeanne. En jetant les yeux sur lui, elle se troubla, et se hâta de s'asseoir, car ses jambes étaient si tremblantes qu'elle ne pouvait se soutenir. Eh bien, madame, lui dit le duc avec l'accent de la fureur, le roi sans doute vient de vous apprendre que madame de ** est exilée?... Jeanne avait une âme aussi élevée que sensible; l'amour pouvait facilement l'intimider, mais un ton impérieux et menaçant lui rendit tout son courage. Non, répondit-elle d'un air calme, madame

de ** n'est point exilée ; le roi, à ma prière, a daigné révoquer l'ordre qu'il avait donné... A ces mots, Louis confondu baissa les yeux et garda le silence un instant; il était étonné sans être attendri ; l'admiration qu'il éprouvait avait quelque chose de pénible ; la générosité de Jeanne aggravait tous ses torts ; il ne pouvait en être touché, elle l'humiliait ! Il ne sentit dans ce moment que l'avantage immense que cette jeune et malheureuse princesse avait sur lui ; il éprouvait surtout le désir de se relever à ses yeux. Enfin, reprenant la parole : Je vous sais gré de cette action de justice et de bonté, dit-il d'une voix basse et radoucie : je ne suis que l'ami de madame de ** ; mais puisque la calomnie me suppose un autre genre de liaison, et puisque madame de ** ne doit qu'à vous seule la révocation de son exil, je

dois, pour votre propre dignité, pour la mienne, ne plus la revoir, et je vous le promets. En disant ces paroles, il sortit brusquement, sans attendre de réponse. Il venait de se raccommoder avec lui-même; mais il faisait un grand sacrifice, car sa parole était inviolable, et il conserva un fonds d'aigreur et de chagrin que sa raison ne put vaincre. Le roi le fit appeler, pour lui dire tout ce que Jeanne venait de faire pour l'adoucir, pour justifier un époux infidèle, et pour obtenir la grâce de sa rivale. Les détails de ce récit étaient si touchans, que Louis en fut vivement ému. Le roi finit par lui ordonner de rompre une liaison criminelle. Ah! sire, reprit Louis, il y a des sacrifices que l'on ne peut accorder qu'à la reconnaissance, et je viens de promettre à madame la duchesse d'Orléans de ne

jamais revoir madame de ** ; je tiendrai parole. Le roi aimait tendrement Jeanne ; il crut son bonheur assuré, et il fut content.

Pendant ce temps, Jeanne, enfermée avec la comtesse de Dunois, répandait dans le sein de l'amitié les chagrins mortels qui déchiraient son cœur. Du moins, dit-elle, il ignorera toujours les tourmens qu'il me cause ! Vous êtes, ma chère Agnès, l'unique confidente de cette passion sans espoir ; et vous vous êtes engagée, par le serment le plus solennel, à ne jamais révéler ce triste secret. Hélas ! dans un être disgracié de la nature, l'amour le plus pur et le plus légitime n'est qu'une faiblesse ridicule. Ah ! Madame, reprit la comtesse, vous seule pouvez vous voir ainsi ! Tout est intéressant en vous ; cette figure si délicate, cet air plus jeune encore que

votre âge, ce maintien si doux, cette physionomie touchante.... — Oui, je puis inspirer la pitié; et, je le sais, l'estime et l'amitié peuvent quelquefois, dans le cœur généreux de Louis, l'emporter sur l'amour même : ne l'ai-je pas éprouvé, et pourrai-je jamais l'oublier! Mais obtenir un véritable retour, ah! jamais; et cependant nos âmes s'entendraient si bien, et se ressemblent tant!... — Elles vous réuniront, n'en doutez pas. — Oui, je saurai gagner son amitié et toute sa confiance; j'ose le croire. Mais, grand Dieu, que je crains d'avance ses confidences! S'il est toujours sincère, combien sa franchise me fera souffrir!...... Le voir sans cesse entraîné par des penchans condamnables, chercher en vain le bonheur qui n'est que dans la vertu, et ne pouvoir le lui donner! Cacher toujours une passion

funeste, une jalousie déchirante, telle sera ma destinée !..... Mais je passerai ma vie près de lui, je le verrai tous les jours, je veillerai sur ses intérêts, je lui serai utile auprès de mon père ; ah ! je ne dois pas me plaindre......

C'était ainsi que Jeanne se dédommageait de la contrainte habituelle qu'elle s'imposait, en dévoilant à son amie ses inquiétudes, ses douleurs et ses espérances. Le duc d'Orléans n'était ni moins agité ni moins malheureux.

Le jour où il devait emmener Jeanne dans son palais ; il se rendit de bonne heure dans l'appartement de cette princesse, qui venait de recevoir de superbes pierreries de sa part et de celle du roi. La princesse mit à son cou une magnifique croix de diamans ; et ce fut, dans ce jour solennel, sa seule parure. Il y eut à la cour des fêtes somptueuses, et, à dix heures du

soir, le duc d'Orléans et sa jeune épouse se retirèrent et allèrent dans leur palais. Louis, toujours décidé à déclarer le fond de ses sentimens, éprouvait néanmoins un embarras extrême. Persuadé que Jeanne avait pour lui une grande passion, il souffrait de l'idée qu'il allait l'affliger mortellement. Jeanne s'était préparée à cet entretien avec toute la réflexion dont un esprit supérieur et une volonté ferme peuvent rendre capable. Elle savait surmonter sa timidité lorsqu'un grand intérêt l'exigeait, et c'était même sans effort quand sa fierté était blessée. Elle ne s'attendait point à ce que Louis devait lui annoncer; mais elle était déterminée à lui dire qu'elle n'avait pas le ridicule d'exiger de lui de l'amour, qu'elle-même n'en avait point, et que son affection pour lui n'en serait que plus

solide, parce que le temps ne pourrait ni en changer la nature, ni en affaiblir la vivacité. Lorsqu'ils furent seuls, Louis, faisant un effort pénible sur lui-même, prit la parole : Pour votre repos et pour le mien, dit-il, je dois vous faire connaître mes véritables sentimens !..... Je puis vous promettre l'attachement d'un frère.... mais je ne puis vivre avec vous comme époux. La force a formé notre union, et le despotisme du roi, abusant d'un âge où je ne pouvais avoir de volonté..... — Arrêtez ! interrompit Jeanne ; mon respect pour mon père ne me permet ni d'entendre un tel discours, ni d'y croire. Vous n'avez pas besoin de l'accuser pour vous soustraire au joug d'un hymen que je n'ai formé moi-même que par obéissance. A ces mots, l'étonnement de Louis fut

extrême. Quoi! reprit-il avec un peu d'émotion, votre cœur s'est-il donné à un autre? Cette question parut si étrange à Jeanne, qu'elle resta un moment interdite; ensuite, s'efforçant de sourire : Avec une figure comme la mienne, dit-elle, on n'a point de jeunesse, et l'on est pour jamais à l'abri de l'amour. J'aurais désiré ne me marier jamais. — Comment! vous m'avez épousé avec répugnance? — Du moins avec chagrin. — Avec chagrin!....... — Oui, j'ai regretté ma liberté. — Vous avez de l'éloignement pour moi? — J'en avais pour le mariage. Tout enfant que j'étais, je sentis que ma résistance vous eût été funeste, que vous aviez besoin d'un tiers affectionné entre mon père et vous, et je me suis sacrifiée pour vous être utile. — Cependant vous ne m'aimez pas? —

Non avec passion ; mais je vous chéris comme une sœur. — Vous êtes si jeune ; l'amour serait si pur dans votre cœur, que vous pourriez facilement le prendre pour la simple amitié. . . . — Je sais qu'il n'y a point d'amour malheureux sans jalousie, et je n'en ai jamais eu. Je vous l'ai dit, je n'ai point de jeunesse, et j'ai mille fois plus réfléchi que les personnes de mon âge ; sans espoir de plaire, je n'ai jamais été frivole. . . . . — Eh ! ne peut-on pas charmer par les dons de l'esprit, par les qualités de l'âme? . . . — Quand j'aurais de tels avantages ; *charmer* serait trop dire ; et surtout à celle à qui vous venez de déclarer que vous l'aviez épousée malgré vous. Mais l'habitude de la galanterie vous fait parler ainsi. Quittez ce langage avec moi. Je veux être votre amie ; votre confidente ; et rien de plus.

Tandis que Jeanne parlait, Louis l'écoutait avec une surprise toujours croissante : Ce son de voix enchanteur, ce calme, cette raison, ce caractère à la fois si doux et si décidé, faisaient sur son esprit et sur son cœur une impression toute nouvelle : d'ailleurs, il s'était attendu à des pleurs, à quelques tendres reproches, à de la passion ; son amour-propre était piqué ; Jeanne avait tant d'esprit, son âme était si élevée, si sensible et si pure, que, parvenir à lui tourner la tête, eût été une conquête plus flatteuse qu'aucune autre. Enfin, il n'était pas impossible d'aimer une femme dépourvue de beauté ; on en citait mille exemples. Après tout, sa figure, loin d'être repoussante, avait quelque chose de si intéressant ! le seul son de sa voix s'insinuait jusqu'au fond de l'âme..... Toutes ces pen-

sées se présentèrent rapidement à l'esprit de Louis, et le disposèrent à former vaguement des résolutions sages et généreuses. Mais, après le début de cet entretien, il n'osa les confier à Jeanne; il craignait sa délicatesse; sa fierté, et qu'elle ne le trouvât inconséquent et léger; il se contenta de lui jurer une amitié inviolable. Son accent, son ton, l'expression de son visage, répondaient de sa sincérité. Ensuite il quitta Jeanne, qui, ranimée, consolée, osa, pour la première fois, envisager l'avenir: Louis venait de lui laisser l'espérance; mais cet enchantement fut de peu de durée. Le lendemain, la duchesse de Beaujeu donna une fête à sa sœur, la duchesse d'Orléans, qui s'y rendit avec Louis. A cette fête parut, avec un éclat prodigieux, une éblouissante beauté qu'on n'avait point en-

core vue à la cour : c'était Athénaïs de ***, jeune veuve, que la jalousie d'un vieux mari avait tenue cachée pendant trois ans au fond d'une terre éloignée. Louis fut ébloui de sa beauté; il dansa avec elle, ne fut occupé que d'elle, et sortit du bal éperdument amoureux. Alors, oubliant les résolutions de la veille, il se rappela seulement que Jeanne n'avait pour lui que de l'amitié; se croyant assuré de ne point troubler sa tranquillité, il se livra avec sécurité à sa nouvelle passion.

Jeanne, qui avait confié sa joie à son amie, ne put lui cacher ses douleurs. Ah! madame, dit la comtesse, si l'auteur de vos peines connaissait tout ce qu'il vous fait souffrir, il en serait sensiblement touché! Et ne faudrait-il pas l'en instruire, si c'était un moyen de le retenir? — Non, non, j'y ai bien

pensé, reprit Jeanne. Il me connaît tous les sentimens qui font la gloire d'une épouse, une affection tendre, fidèle et généreuse; il sait que, dans tous les instans, je serais prête à me sacrifier pour lui, si l'intérêt de son bonheur l'exigeait. Mais l'amour n'est jamais un devoir; rien ne me prescrit de lui en faire l'humiliant aveu, de lui dévoiler ma jalousie, mes craintes, mes souffrances, et toutes les faiblesses d'une passion malheureuse. Je dois, au contraire, lui cacher un sentiment dont la raison devrait me guérir, un sentiment qu'il ne partagerait jamais et qui le retiendrait moins que les conseils désintéressés de l'amitié, un sentiment qui ne pourrait que me rendre importune à ses yeux, et l'engager à me fuir. Quand je recevrai ses cruelles confidences, je n'aurai point la lâcheté de flatter ses passions, ou de

lui montrer jamais une indulgence condamnable. En lui parlant de ses égaremens avec toute la douceur de la tendresse ; je lui ferai toujours entendre la voix courageuse de la vérité ; et la morale n'a-t-elle pas mille fois plus d'autorité dans la bouche d'une amie, que dans celle d'une épouse jalouse et passionnée ? Ainsi, pour l'intérêt même de la vertu, je dois cacher à jamais les tristes secrets de mon cœur. Jeanne avait raison ; par cette conduite, si sage et si extraordinaire à son âge, elle prit en effet un grand ascendant sur l'esprit du duc d'Orléans. Une sorte d'embarras vague l'empêcha, pendant quelque temps, de lui parler avec franchise, ce titre d'épouse le gênait ; mais, ne voyant pas en elle la moindre apparence de jalousie ou de mécontentement, il lui accorda bientôt toute sa confiance :

il lui avoua qu'il était amoureux, et qu'il était aimé. Jeanne lui parla sur le danger des passions avec une éloquence qui le surprit : elle avait tant d'intérêt à le persuader ! Jamais prédicateur ne mit dans ses sermons plus d'onction et plus d'énergie ; sa morale était austère, mais elle la présentait avec toute la douceur et toute la délicatesse d'une femme qui sait aimer. Louis se plaisait à l'entendre ; alors même qu'elle le condamnait, il trouvait du charme à l'admirer.

Jeanne se forma une société particulière des personnes les plus aimables et les plus spirituelles de la cour : Louis y venait souvent passer des soirées entières ; non-seulement Louis savait apprécier l'agrément de la conversation de Jeanne, mais il jouissait de l'effet qu'elle produisait sur les autres. Il s'honorait des louanges si mé-

ritées que l'on donnait à celle qui portait son nom. Quoiqu'il voulût se réserver sa liberté, et qu'il vécût seulement avec elle comme son frère, il avait au fond pour elle tous les sentimens qui forment l'affection conjugale d'un mari qui n'a point d'amour; et chaque jour cette tendresse prenait sur lui plus d'empire. Mais elle n'avait pas le pouvoir de le dégager des liens de la brillante et dangereuse Athénaïs. L'unique consolation de Jeanne, dans ses chagrins secrets, était de faire du bien. Elle avait loué une jolie maison à Paris, pour y établir douze pauvres veuves, et douze jeunes filles privées de toute ressource. Jeanne allait souvent incognito visiter cette maison, suivie seulement de la comtesse de Dunois. Les infortunées auxquelles elle prodiguait les plus tendres soins, igno-

raient son nom et son rang, et ne voyaient en elle qu'une simple particulière, chargée avec la comtesse de Dunois, par le duc d'Orléans, de faire cette bonne action.

Le jour de la St.-Louis, fête du roi et du duc d'Orléans, la ville fut illuminée comme de coutume; le duc alla voir les illuminations avec quelques femmes de la cour, et dans ce nombre se trouvait Athénaïs. Le temps était couvert, une grosse pluie survint tout-à-coup; on était dans ce moment vis-à-vis une maison, dont on avait admiré l'élégante décoration, qui représentait un portique illuminé, orné de guirlandes de lis et de roses, et portant le chiffre de Louis, avec cette inscription, en lettres de feu, *Reconnaissance*. Pour se mettre à l'abri de la pluie, on frappe à cette maison, et l'on y demande un asile en

nommant le duc d'Orléans : aussitôt on ouvre précipitamment ; toute la maison est en rumeur ; trois ou quatre servantes, après avoir ouvert et fermé la porte, laissent le duc et toute sa suite dans la cour, et s'enfuient en courant, et en répétant à haute voix le nom du duc. On ne fut pas fort étonné de cette réception ; car les princes sont accoutumés à produire une grande sensation sur ceux qui, n'ayant jamais été à la cour, les voient pour la première fois. On rit, on entre dans l'intérieur de la maison, et là on commence à s'étonner, en entendant des cris de joie, des exclamations, et un mouvement extraordinaire ; en sortant d'un vestibule on se trouve au pied d'un escalier, et l'on voit descendre douze femmes âgées et douze jeunes filles portant une corbeille de fleurs entourée d'un

papier sur lequel ces mots étaient écrits : *A notre bienfaiteur*. La troupe s'élance vers le duc d'Orléans, et lui présente cette corbeille ; il lit l'inscription et dit : Vous êtes dans l'erreur, je n'ai rien fait pour vous.... A ces mots on se récrie, on s'explique rapidement ; on apprend au duc que deux jeunes dames ont, en son nom, formé cet établissement, qui subsiste depuis dix mois..... Louis fait quelques questions, les réponses ne lui laissent aucun doute sur la vérité ; les plus douces larmes s'échappent de ses yeux, et il s'écrie : J'ignorais cette action touchante ; c'est un ange, c'est madame la duchesse d'Orléans qui seule est votre bienfaitrice. Ces paroles excitèrent autant d'admiration que de surprise ; toutes les personnes qui accompagnaient le duc montrèrent le plus sincère enthou-

siasme pour cette vertu modeste qui se cachait ainsi avec tant de soin. Une seule femme gardait un morne silence ; c'était Athénaïs, qui apprenait dans ce moment qu'il est des louanges mille fois au-dessus de celles qui sont données à l'esprit, aux talens, aux grâces et à la beauté. Louis voulut parcourir toute la maison ; on le conduisit dans des ateliers où les veuves et les jeunes filles travaillaient à différens petits ouvrages, qui tous les mois étaient vendus au profit des pauvres de la paroisse. Ainsi, dit Louis, vous ne travaillez que pour les infortunés! En vous rassemblant ici, une bonté céleste vous a tout donné ; elle a partagé avec vous la plus douce de toutes ses jouissances, celle de faire le bien ! Et voilà, poursuivit-il, les seuls mystères de sa vie !... Ce dernier mot fut recueilli

avec une profonde amertume par celle qui ne cherchait à cacher qu'une intrigue criminelle!... Louis, qui ne se lassait pas de faire des questions, apprit, en partant, que Jeanne ne reviendrait dans cette maison que le surlendemain. Il vit Jeanne le soir; il fut plus aimable que jamais pour elle, mais il ne lui parla point de la découverte qui lui causait tant d'admiration. Le lendemain matin Louis envoya dans la maison des veuves, de la part de la duchesse d'Orléans, et à son insu, une vingtaine de caisses de fleurs, une grande quantité de corbeilles remplies des plus beaux fruits, et vingt-quatre jolis petits coffres renfermant des ciseaux, des étuis, des aiguilles, et tout ce qu'il faut pour travailler : ce n'était point un bienfait; Louis ne voulait pas usurper un droit, qui, là, n'appar-

tenait qu'à Jeanne ; c'était une simple galanterie, une attention délicate, dont Jeanne seule était l'objet.

Ces présens causèrent la joie la plus vive. On attendit la princesse avec une impatience inexprimable, et, lorsqu'elle arriva, sa surprise fut extrême en voyant qu'on la connaissait, et qu'on la remerciait d'une infinité de dons qu'elle n'avait pas faits. Elle questionne, on conte l'aventure de la surveille, on nomme le duc d'Orléans, elle devine facilement le reste ; des pleurs inondent son visage, et jamais on n'en versa de plus délicieux. Soyez contentes, disait la comtesse de Dunois aux bonnes veuves et aux jeunes filles qui les entouraient ; votre bienfaitrice, qui n'attendait sa récompense que du ciel et de votre bonheur, en reçoit encore une dans ce moment qui surpasse toutes

les joies terrestres que l'on goûta jamais ! C'est la Providence qui a trahi son incognito, et qui me délivre du fardeau d'un secret qui me pesait cruellement.

Jeanne se fit conter mille fois tout ce que Louis avait dit; elle ne se lassait point d'entendre répéter qu'on avait vu couler ses larmes. Avec quelle attention et quel délice elle examina tout ce qu'il avait envoyé ! comme elle fit valoir ses dons et sa bonté ! avec quelle effusion de cœur elle en loua la grâce ! Elle prétendit même toujours que le duc d'Orléans était le véritable fondateur de cette maison; car elle l'avait établie avec une somme considérable qu'il avait mise dans sa corbeille de mariage : Il était certain, ajouta-t-elle, qu'avec une figure telle que la mienne, je ne serais pas tentée d'employer une

partie de cette somme à ma parure, et que je la consacrerais toute entière aux infortunés; ainsi, l'usage que j'en ai fait était conforme à l'intention que je lui connaissais; le seul mérite de cette action est dans sa libéralité. Cette explication fit sourire la comtesse de Dunois. Vous voyez, dit-elle, que vous ne devez rien du tout à madame... A ces mots, une exclamation générale exprima la profonde reconnaissance dont on était pénétré. Aimez-moi, dit Jeanne attendrie, mais aimez surtout le duc d'Orléans; et priez Dieu pour lui tous les jours de votre vie.

De retour chez elle, Jeanne trouva le duc qui l'attendait; il alla au-devant d'elle les bras ouverts, et, pour la première fois depuis qu'elle habitait ce palais, il l'embrassa: il avait souvent baisé sa main; mais ses démonstra-

tions d'amitié n'avaient jamais été plus loin. Il l'embrassa !.... Ce jour fut une époque dans la vie de Jeanne, elle ne l'oublia jamais. En vérité, lui dit-elle, si j'ai eu quelque mérite religieux dans ce que j'ai fait, vous me l'ôtez entièrement. Louis, par sa réponse et tout cet entretien, charma Jeanne, et lui fit oublier tout ce qu'elle avait souffert; et lorsqu'elle fit part de son bonheur à son amie; Ah! ma chère Agnès, lui dit-elle, combien j'étais ingrate quand je me plaignais de mon sort! Eh! que m'importe cette beauté qui me manque, puisque ce qu'elle inspire ne va pas jusqu'à l'âme, et ne cause jamais cet attendrissement, cette sensibilité dont il m'a donné des témoignages si touchans! Que m'importe cet amour sans estime et sans amitié qu'il a pour ses maîtresses, quand

je le vois se plaire, s'attendrir avec moi, quand je l'entends m'approuver et me louer!.... Comme son affection pour moi exagère le bien que je fais, sans songer que la laideur est pour une femme le préservatif certain de tous les vices, et le gage d'une infinité de vertus! — Mon Dieu, madame, interrompit la comtesse, ce n'est donc pas assez de parler toujours de votre personne, comme si vous aviez une figure monstrueuse! maintenant vous prétendez que toutes les femmes qui ne sont pas belles, doivent être naturellement bonnes et vertueuses comme vous. J'aurai l'honneur de vous présenter une femme de ma connaissance, qui est rousse et borgne, qui a une tache de vin sur la moitié du visage; et qui, malgré toute sa difformité, est d'une méchanceté peu commune, et

d'une avarice sordide, quoiqu'elle jouisse d'une très-grande fortune.— Je vous dispense de cette présentation, reprit Jeanne en souriant : au reste, poursuivit-elle, je ne crois pas avoir une *figure monstrueuse ;* mais je connais toute ma laideur, surtout quand je regarde Athénaïs...... — Si une femme semblable pouvait se rendre justice, combien elle se trouverait inférieure à vous, madame, quand elle vous écoute ! — Elle ne manque pas d'esprit, et on dit qu'elle a de l'élévation dans l'âme. — Oui, de l'orgueil. On m'a conté que le jour de l'illumination elle fut bien humiliée, et qu'elle eut un bien mauvais maintien dans cette maison où l'on admira la vertu avec un enthousiasme si naturel et si vrai. — Il faut la plaindre ! Je suis jalouse d'elle, et néanmoins on ne me plaît pas en

cherchant à la rabaisser: elle l'aime !... Et ne dois-je pas excuser une femme séduite par lui !....

Tels étaient les sentimens de cette âme incapable de haïr, et aussi indulgente dans sa jalousie même que sublime dans son amour. Jeanne s'attacha avec passion à son établissement de charité, et, au bout de quelques mois, voulant augmenter le nombre des jeunes filles, elle demanda à Louis la permission de vendre deux beaux saphirs parfaitement semblables, et entourés de brillans, qu'elle avait dans son écrin avec ses autres pierreries qu'elle ne portait jamais. Elle conclut sur-le-champ ce marché; et six jeunes filles de plus furent placées dans sa maison. Louis avait fait faire un superbe Livre d'Heures orné de vignettes et de miniatures, qu'il comptait donner à Jeanne le jour de sa fête : il

imagina de racheter ces saphirs, et de les faire monter sur le fermoir de ce livre. On ne put trouver le joaillier qu'au bout de deux jours, et il avait déjà vendu l'un des saphirs. Louis acheta celui qui restait, dont il enrichit le Livre d'Heures, qu'il posa dans l'oratoire de Jeanne la veille de sa fête. Jeanne enchantée le remercia avec toute l'effusion de la plus tendre reconnaissance. Louis lui conta comment il n'avait pu avoir l'autre saphir. Mais du moins, ajouta-t-il, j'ai trouvé un moyen certain de vous faire porter et conserver celui-ci. Le lendemain, jour de la fête de Jeanne, il y eut à la cour une grand'messe en musique où se trouvèrent toutes les dames magnifiquement parées. La seule parure de Jeanne fut son beau livre, qu'elle se faisait un si grand plaisir de montrer, en se vantant de l'avoir reçu de

Louis. Elle arriva à la cour avant que la messe fût commencée, et l'on en attendit l'heure dans un vaste salon où toute la cour était rassemblée. Le livre de prières de la princesse passa dans toutes les mains, et fit le sujet de la conversation. Le saphir était connu; on savait qu'il avait un pendant, et que ces deux pierres appartenaient au duc d'Orléans; plusieurs personnes se rappelèrent les avoir vu porter à la princesse sa mère. On demanda ce qu'était devenu l'autre saphir: Jeanne, qui ne voulait pas conter l'usage qu'elle en avait fait, répondit seulement qu'elle l'ignorait: en effet, elle ne savait pas dans quelles mains il avait passé. Au bout d'un quart d'heure, Athénaïs arriva; et, voyant tout le monde en groupe occupé à regarder ce livre, elle s'approche: on lui dit que ces belles Heures sont un présent

que Louis vient de faire à la princesse; mais à peine Athénaïs a-t-elle jeté les yeux sur le fermoir du livre, et aperçu le saphir, qu'elle pâlit et se recule avec le trouble le plus visible : elle portait l'autre saphir dans ses cheveux; c'était elle qui l'avait acheté, et elle n'avait pu l'avoir monté en aigrette que la veille au soir..... Elle sentit à l'instant même quel rapprochement injurieux pour elle on pouvait faire, quelles interprétations malignes et de tout genre on pouvait donner à cette singulière rencontre de ces deux belles pierres si semblables : l'une consacrée à la piété et donnée par le duc d'Orléans à son épouse, l'autre portée fastueusement en parure par celle qu'on accusait d'être la maîtresse de ce même prince. Athénaïs se trouvait entourée de femmes jalouses de ses grâces et de sa

beauté ; elle voyait vis-à-vis d'elle la duchesse de Beaujeu, qui la détestait.... Bientôt sa confusion fut portée au comble; tous les yeux se fixent sur elle; on aperçoit le saphir; on se parle bas; un murmure général s'élève; la duchesse de Beaujeu affecte la plus vive indignation.... La malheureuse Athénaïs ne put supporter cette humiliation accablante; elle chancelle, ses yeux se ferment, elle s'évanouit... La seule comtesse de Dunois, qui se trouvait auprès d'elle, la soutient; toutes les autres femmes s'écartent et s'éloignent; les hommes se rapprochent, la prennent sous les bras, et l'entraînent dans un cabinet voisin. Le duc d'Orléans n'était pas encore arrivé; Jeanne, assise assez loin de ce groupe, ne vit point cette scène, qui fut très-rapide; mais, lorsqu'on emmena Athénaïs évanouie, elle fit quel-

ques questions. Madame prit la parole, et, en peu de mots, expliqua la chose de la manière la plus outrageante pour Athénaïs, et la plus fâcheuse pour le duc d'Orléans. Jeanne irritée justifie sa rivale avec clarté, en contant brièvement le fait; ensuite, demandant quelle femme l'avait suivie : Aucune, répondit sèchement Madame. A ce mot, Jeanne se lève précipitamment, et se fait conduire dans le cabinet où était Athénaïs; elle renvoie les hommes qui venaient de la poser dans un fauteuil, et, avec l'aide de la comtesse de Dunois, elle lui donne les secours dont elle a besoin. Athénaïs reprend l'usage de ses sens, tressaille en se trouvant dans les bras de Jeanne; dans ce moment la porte s'ouvre, et le duc d'Orléans paraît : on lui avait dit seulement que Jeanne était dans ce même cabinet; il ne sa-

vait rien d'ailleurs ; il reste immobile. Après un moment de silence, Athénaïs, le visage couvert de pleurs, se lève ; elle arrache de ses cheveux le fatal saphir. Que la vertu, dit-elle, pour en faire un emploi charitable, daigne recevoir cette pierre, qui ne peut désormais me parer, et qui m'écrase !... A ces mots, elle met un genou en terre, dépose le saphir aux pieds de la princesse, presse contre son cœur la main qu'elle lui tend, se relève, et sort brusquement. Louis confondu demande une explication, que la comtesse donne rapidement ; car Jeanne était si tremblante et si émue, qu'elle ne pouvait proférer une parole. Louis écouta ce récit avec un trouble inexprimable. Votre bonté ne se dément jamais, dit-il affectueusement à Jeanne; mais la haine et la méchanceté ne s'en tiendront pas là : on va persécuter

cette malheureuse femme, et la perdre de réputation. — Je serai son appui, répondit Jeanne, et ce matin même le roi sera prévenu par moi. En effet, aussitôt après la messe, elle eut un entretien particulier avec le roi, et elle plaida si bien la cause d'Athénaïs, qu'elle obtint la parole du roi qu'il ne donnerait aucun ordre fâcheux contre elle.

Louis, en sortant du palais, vola chez Athénaïs; il ne fut pas reçu, et on lui remit de sa part un billet qui contenait ces mots :

« Mes yeux sont dessillés! Puissent
» les vôtres s'ouvrir! Puissiez-vous
» retourner à la vertu que vous devez
» adorer!.... Adieu pour jamais! »

Louis fit de vains efforts pour changer une résolution qui le touchait et l'affligeait également. Athénaïs fut inébranlable; elle ne put supporter

de se voir l'objet de l'histoire scandaleuse de la cour et de la ville; car on conta généralement qu'elle avait reçu en don ce saphir de Louis même, sous la condition de ne le point porter à la cour, et qu'elle s'en était parée dans le seul dessein de braver Jeanne : cette dernière était adorée du public, et la juste vénération qu'on avait pour elle inspira contre sa rivale une animosité universelle. Tout ce que la justice et la vérité firent dire, en cette occasion, à Jeanne, ne fut attribué qu'à sa bonté, et ne servit qu'à rendre plus inexcusable encore celle qu'elle voulait justifier. Athénaïs, pour se dérober aux poursuites du duc d'Orléans, quitta Paris, et elle alla se retirer dans un couvent, au fond des provinces méridionales. Là, sans engager sa liberté, elle se voua sans re-

tour à la solitude et à la pénitence.

La retraite de cette belle et fière Athénaïs plongea Louis dans une profonde mélancolie ; il ne trouvait de consolation que dans la tendresse et dans l'entretien de Jeanne, qui souffrait beaucoup plus de sa douleur qu'il ne pouvait l'imaginer. La duchesse de Beaujeu lui était devenue odieuse depuis qu'elle avait montré toute sa haine pour la malheureuse Athénaïs. Il prit le parti de s'éloigner de la cour pour le reste de la belle saison ; d'ailleurs, il n'y avait plus de cour que celle que tenait encore avec magnificence Madame. Le roi, accablé d'infirmités, et surtout de terreurs, n'osait plus, depuis long-temps, paraître en public qu'à la dérobée ; il voulait cacher un corps exténué, un visage livide, qui ne pouvaient plus inspirer que l'espoir d'être bientôt dé-

livré d'un despotisme odieux. Ce prince, qui avait toujours affecté le mépris du faste, s'entourait maintenant de toute la pompe royale, comme pour rappeler la puissance suprême qui allait lui échapper. Revêtu de robes éclatantes, de longs manteaux de pourpre, et couvert de pierreries, il se montrait de loin, en passant comme un fantôme, sur les galeries extérieures et sur les balcons du palais, et il disparaissait aussitôt *. Enfin, il alla tout à coup s'enfermer au Plessis-les-Tours; il fit venir le vénérable François de Paule. Le saint ermite priait en vain à côté de lui; il ne pouvait calmer ses frayeurs. Ce roi, sur le bord de la tombe, opprimait toujours ses sujets; il faisait encore verser du sang sur les écha-

* Historique.

fauds, *commençant les procès par l'exécution* *. Combien le spectacle affreux de ces cruautés était révoltant pour le prince qui devait être un jour surnommé le *Père du peuple !*.... Le duc d'Orléans respira, en se trouvant à la campagne avec Jeanne et un très-petit nombre de personnes, dans une de ses maisons de plaisance, à douze lieues de Paris. Jeanne fut enchantée d'un voyage qui séparait Louis du monde, et qui le rapprochait intimement d'elle. Les personnes de la suite du duc et de la duchesse, rassemblées dans cette maison, formaient la société la plus agréable; Dunois surtout, par ses saillies et sa gaieté, répandait un charme particulier dans la conversation; sa gaieté n'avait rien de bruyant, elle était beaucoup plus

* On jugeait ensuite la mémoire. *P. Mathieu.*

dans le tour de son esprit que dans son caractère. Il savait être sérieux lorsqu'il le fallait, mérite que n'ont presque jamais, en général, ceux qui, ayant une grande réputation de gaieté, ont la prétention, souvent déplacée, de la soutenir toujours. Un soir, que tout le monde était rassemblé dans le salon, on parla des aventures de Dunois et de la singularité de son mariage; le duc d'Orléans ne savait son histoire que confusément, il voulut en connaître tous les détails; Jeanne montra le même désir, et Dunois, cédant aux instances réitérées de Louis et de la princesse, fit ce récit dans ces termes :

HISTOIRE DE DUNOIS.

Je ferais beaucoup mieux de conter les exploits de mon père, que de rap-

peler les folies de ma première jeunesse. Mais la vie des héros est connue de tout le monde, avant même que l'histoire en ait recueilli les détails ; et la tradition seule suffirait pour en transmettre fidèlement toutes les actions à la postérité. Qui ne sait pas que le grand Dunois se glorifia des faiblesses de sa mère, afin d'avoir le droit de porter le plus beau nom du monde * ? Qui peut ignorer qu'il seconda, par sa vaillance, l'héroïne qui sauva miraculeusement la patrie **, et qu'il acheva de chasser les Anglais de la France ? Pour moi, je ne me suis

* Jean d'Orléans Dunois, comte de Longueville, était fils naturel du duc d'Orléans, assassiné par le duc de Bourgogne, et de la dame de Cany Dunois. Ce fut lui-même qui se fit appeler le *bâtard d'Orléans*.

** Jeanne d'Arc.

encore signalé que dans les tournois; je ne puis que désirer la gloire, mais ce désir peut-être en est l'heureux pressentiment......

Je fus élevé par une vieille tante dans un antique château, à cent lieues de Paris; ma tante avait une petite-fille, orpheline dès le berceau, plus jeune que moi seulement d'une année, c'était Agnès de ***; ainsi celle qui devait être la compagne de ma vie, le fut de mon enfance et de ma première jeunesse. Mais cette union, loin d'être projetée, fut regardée comme impossible par nos parens, qui ne nous trouvaient pas assez de fortune pour être destinés l'un à l'autre. On nous éleva à nous aimer comme frère et sœur, et nos sentimens furent tels qu'on le désirait. Rien n'éloigne l'idée de l'amour comme la douce habitude de se voir

tous les jours depuis l'enfance, quand nos instituteurs et nos parens ont eu soin d'écarter de notre imagination tout ce qui pourrait la séduire et l'enflammer. Agnès avait le plus aimable caractère ; elle est née, ce qu'on la voit aujourd'hui, bonne, sensible, réfléchie, unissant à la douceur la plus attrayante une gaieté remplie de grâce et une parfaite égalité d'humeur. J'étais mutin, raisonneur, inappliqué ; Agnès cachait mes torts, ou les excusait, ou m'en obtenait le pardon. Ensuite elle me sermonnait, mais avec tant de charmes que je lui pardonnais sans efforts d'être beaucoup plus raisonnable que moi, quoiqu'elle fût plus jeune. Je pris ainsi en elle une confiance qui fut le présage et l'assurance d'un attachement qui devait durer toujours.

J'entrais dans ma quatorzième année lorsque j'eus le malheur de perdre mon père : il vint mourir dans notre vieux château ; je reçus ses derniers soupirs. « Mon fils, me dit-il, sois fidèle à la religion, à ton pays, à ton roi, qui sera ton protecteur, et dont les ancêtres ont été bienfaiteurs des tiens. La religion est le seul garant certain de la vertu ; l'amour de la patrie et du souverain est celui de la reconnaissance. » Telle fut la dernière exhortation de mon père ; elle était digne d'un loyal et preux chevalier. Il me laissa, pour tout héritage, le château que nous habitions, et la terre qui en dépendait. Il aurait pu amasser de grandes richesses ; mais, comme tant d'autres illustres guerriers, il dépensa en libéralités les bienfaits qu'il avait reçus de la cour. La médiocrité de ma fortune me rappe-

lait sa magnificence et sa générosité ; elle était pour moi un titre d'honneur. Malgré ma jeunesse, ma douleur fut vive et profonde ; Agnès pleura avec moi, et elle m'en devint plus chère. A quinze ans, j'entrai au service, et je me séparai d'Agnès en lui jurant une inviolable amitié. Ma tante adoucit l'amertume de nos adieux par la promesse d'aller s'établir à Paris sous deux ans. En effet, elle y vint à l'époque où je fus présenté à la cour ; je retrouvai Agnès avec transport ; elle devint ma confidente et mon mentor ; elle me grondait souvent, elle ne me rendit ni prudent, ni sage ; mais cependant elle m'empêcha de faire beaucoup d'extravagances. Quoiqu'elle ne fût pas riche, plusieurs partis se présentèrent pour elle. Sa grand'mère n'avait nulle envie de la marier ; Agnès lui était si utile, qu'elle

ne pouvait se résoudre à s'en séparer ; et cet égoïsme lui fit rejeter, sous divers prétextes, tous ceux qui demandèrent la main de sa petite-fille. D'ailleurs, le cœur d'Agnès était parfaitement libre; elle se trouvait heureuse, et ne désirait point changer de situation. Elle atteignit ainsi sa vingt-deuxième année, ne songeant point à son établissement, et ne s'occupant que du mien. Mon sort était bien changé par la protection et les bienfaits du prince généreux qui nous rassemble ici..... J'étais sans ambition, mais Agnès en avait pour moi; elle voulait absolument me voir faire ce qu'on appelle dans le monde un grand mariage, et ce qui n'est presque jamais un mariage heureux. Mais j'étais fort difficile, car je voulais avoir une grande passion pour ma femme, et jusque-là je n'avais eu

que des fantaisies. Enfin, j'entendis parler d'une Italienne qui faisait beaucoup de bruit par ses charmes, son esprit et ses talens : elle était veuve d'un grand seigneur milanais, elle n'avait que vingt-un ans ; elle possédait une fortune considérable, elle ne voyageait que pour s'instruire, et pour connaître tous les savans et tous les beaux esprits de l'Europe. Elle s'appelait Rausara, marquise de Mélozi. Comme elle ne voulut point aller à la cour, et qu'elle ne recevait que des personnages célèbres dans les arts, il était fort difficile de se faire présenter chez elle, lorsqu'on n'était ni poëte, ni savant, ni artiste. Après avoir fait à cet égard plusieurs tentatives infructueuses, j'appris que La Trémouille la voyait souvent, ce qui me surprit beaucoup ; La Trémouille est fort aimable, mais très-gâté par de

grands succès auprès des femmes légères et coquettes, il est incapable d'éprouver une grande passion; froid, dédaigneux et railleur, malgré beaucoup d'agrémens, il n'a rien de ce qui peut séduire une tête romanesque; et tout ce qui sort de l'ordre commun, tout ce qui peut avoir l'apparence de la singularité, n'est à ses yeux que bizarre et ridicule; il ne peut s'y prêter que pour se divertir et s'en moquer. J'étais alors fort lié avec lui, et j'allai un matin lui demander de me mener chez cette femme extraordinaire. La Trémouille se mit à rire : Vous choisissez mal votre moment, me dit-il, pour solliciter ma protection auprès de la marquise de Mélozi; car je suis brouillé avec elle. — Comment, brouillé? — Oui, tout-à-fait, et, si vous le voulez, je vais vous conter brièvement cette histoire,

qui vous fera connaître parfaitement la personne du monde la plus fantasque et la plus singulière. J'acceptai cette proposition avec grand plaisir, et La Trémouille reprenant la parole : « J'eus la même curiosité que vous me montrez, me dit-il ; je connais particulièrement le poëte Martial d'Auvergne *, l'un des hommes de la société intime de la marquise, et je le conjurai de m'obtenir de la marquise la faveur à laquelle j'attachais tant de prix. — Je n'en ai qu'un moyen, me répondit-il, c'est de lui dire que vous faites des vers admirables. — Fort bien, repris-je ; mais si elle me demande à voir mes productions ? — Eh bien ! dit Martial, faites d'avance une centaine de vers..... — Com-

* Poëte de ce temps, auteur *des Arrêts d'amour*, et de plusieurs autres ouvrages.

ment, m'écriai-je, une centaine! vous en parlez bien à votre aise; mais, pour moi, je n'en pourrais faire que de détestables. — Cela est égal, repartit Martial; la marquise a beaucoup d'esprit, j'ai vu d'elle des poésies italiennes qui sont charmantes; elle parle bien notre langue, mais elle n'a pas la moindre idée de la poésie française; elle ne l'entend même pas, quoiqu'elle ait la prétention d'aimer nos vers et d'en être un excellent juge. Je lui dirai que votre modestie ne vous permet pas de publier les vôtres, elle croira sur ma parole qu'ils sont ravissans, vous les lui communiquerez sous le sceau du secret, en lui demandant de ne les montrer qu'à moi, et de cette manière vous serez parfaitement reçu. Je trouvai cette idée plaisante, je fis le jour même une trentaine de mauvais vers;

je les montrai à Martial, qui me dit, en riant, que la marquise en serait enchantée. Il m'annonça, comme nous en étions convenus, et le lendemain il me mena chez elle. Je fus charmé de sa grâce, de sa figure, et de sa conversation animée et spirituelle. Elle était seule, et elle ne manqua pas de me parler de mes talens poétiques : j'eus l'air de trouver fort mauvais que Martial eût trahi mon secret; mais la marquise me promit de le garder inviolablement, à condition que je lui lirais quelques-unes de mes pièces de vers. Martial me pressa de lire ceux que j'avais faits la veille; je me fis long-temps prier; enfin je cédai. Comme Martial trouvait une beauté du premier ordre à chaque stance, la marquise fut enchantée et m'accabla d'éloges. Encouragé par ce succès, j'en composai

d'autres avec la même facilité, et deux jours après, toujours escorté de Martial pour me faire valoir, je lui portai le plus emphatique et le plus ridicule galimatias qu'on ait jamais mis en vers; tandis que je les déclamais, j'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de rire, en entendant Martial s'extasier sur le génie de cette belle production, et la marquise répéter toutes les louanges et toutes les exclamations que l'admiration lui arrachait. Elle m'assura que cela était beau comme les vers de Pétrarque, son auteur favori; elle me conjura de les lui donner, en ajoutant qu'elle voulait absolument les traduire en italien. Ils en valent bien la peine, dit gravement Martial; mais, poursuivit-il, je ne crois pas possible que l'on puisse rendre dans une autre langue cette profondeur

de pensées et cette beauté d'expression qui donnent tant d'éclat à cette pièce de vers, que l'on peut justement appeler un petit diamant, véritablement sans défaut. N'importe, dit la marquise, j'essaierai : je veux absolument enrichir la langue italienne de ce chef-d'œuvre. En effet, elle se mit à l'ouvrage dès le lendemain ; mais elle fut bien embarrassée quand il fallut trouver un sens suivi à cet amphigouri ; elle consulta Martial, et lui confia qu'elle ne comprenait pas bien une vingtaine de vers. Martial lui soutint que c'était leur sublimité qui les rendait si difficiles à traduire. La marquise assura qu'au fond elle les entendait, mais qu'elle ne trouvait point d'expressions pour les rendre en italien ; cependant elle imagina un sens ; elle fit sa prétendue traduction qui, n'ayant presque

pas de rapport avec mes vers, n'en était que plus spirituelle et plus ingénieuse, et elle se persuada, de la meilleure foi du monde, que ses vers étaient fort au-dessous des miens. Son admiration pour mon génie poétique me donna l'espérance de l'emporter sur mes rivaux, car j'en avais plusieurs. La marquise est charmante, elle a une illustre naissance, elle possède une grande fortune, elle est dans tout l'éclat de la jeunesse, sa réputation est sans tache, ainsi elle a tourné beaucoup de têtes. Un jour que je me trouvais seul avec elle, je hasardai enfin une déclaration d'amour; elle m'écouta avec douceur. Vous avez, me dit-elle, un nom très-illustre, un rang distingué à la cour, un extérieur fait pour plaire; mais il faut que vous sachiez que tous ces avantages ne me séduiront jamais. Ce qui

me touche le plus en vous, c'est votre talent pour la poésie; néanmoins ce talent même ne me suffirait pas, je cherche surtout un cœur qui réponde au mien; ce ne sera point à un amour vulgaire que je sacrifierai ma liberté, je veux être aimée passionnément; c'est-à-dire comme je puis aimer, et je ne me donnerai qu'après avoir éprouvé long-temps, et de toutes les manières, le sentiment qu'on aura pour moi. Ce discours n'était pas flatteur pour mon amour-propre, puisque je n'avais d'autre mérite à ses yeux que celui d'avoir fait des vers détestables; d'ailleurs j'étais d'avance fort effrayé des épreuves qu'elle m'annonçait, car j'avais déjà remarqué dans son humeur une extrême inégalité; et dans son caractère les caprices les plus surprenans. Cependant je voulus tenter l'aventure, et je promis de me

soumettre à tout. Alors elle m'imposa, pour première condition, un silence absolu sur mon amour pendant trois mois. J'en donnai sur-le-champ ma parole : Je crois que vous la tiendrez, me dit-elle d'un ton ironique et froid ; je vis qu'elle était choquée de ma prompte soumission, et qu'il aurait fallu me récrier sur la dureté d'une telle sentence : je voulus en vain faire valoir le mérite de mon obéissance, elle me laissa parler, mais sans m'écouter. Avec elle il est impossible de rien réparer, elle ne revient jamais d'une première impression. Je rends justice à ses bonnes qualités : elle est généreuse, elle a de la grandeur d'âme et de la sensibilité ; mais elle a une hauteur de caractère et une mobilité d'imagination qui rendent son commerce insupportable. Par ses lectures, ses études, et surtout par son enthousiasme pour les

amours de Pétrarque et pour ses vers qu'elle sait tous par cœur, elle est parvenue à se faire l'idée la plus romanesque et la plus chimérique d'une grande passion; sa délicatesse naturelle est devenue la susceptibilité la plus étrange; on lui déplaît, et même on la blesse mortellement, sans pouvoir en deviner le sujet, et souvent sans le comprendre, alors même qu'elle veut l'expliquer. Elle se passionne pour tout ce qui est outré ou extraordinaire; elle s'est mise dans un tel état d'exaltation que tout est faux ou du moins exagéré dans ses opinions; mais tout est sincère en elle, car elle est toujours de bonne foi; elle n'affecte rien; ses caprices les plus singuliers ne sont que l'expression de ce qu'elle sent; elle croit tout ce qu'elle soutient; elle pense tout ce qu'elle dit; enfin elle a trop de fierté

pour avoir de la coquetterie ; elle ne donne point de fausses espérances. Elle n'a montré jusqu'ici que du mépris ou de l'indifférence à ses adorateurs ; elle cherche un être idéal comme elle, et certainement elle ne le trouvera jamais. Je ne voyais que trop que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ; mais je m'étais engagé à subir une épreuve, et je voulus tenir parole. Comme elle me pressait toujours de faire des sonnets et des ballades, je pris le parti de lui dire que je croyais valoir mieux que mes vers, que j'avais renoncé à ce moyen de lui plaire, et que j'étais décidé à ne lui en plus donner. Elle trouva dans cette décision quelque chose qui lui plut, et elle cessa de me demander des vers. Je m'amusais beaucoup dans sa société ; je voyais là, rassemblées tous les soirs, toutes les personnes les plus distin-

guées de la France par leur esprit et leurs talens. Martial, le poëte Villon, Comines *, Alain Chartier, que le baiser d'une princesse a rendu si célèbre**, Saint-Gelais***, Gaguin****,

---

* Philippe de Comines, qui a écrit des mémoires pleins d'intérêt par leur naïveté.

** Marguerite d'Ecosse, le trouvant endormi dans une des salles du palais, lui donna un baiser, voulant, disait-elle, rendre hommage *à la bouche* qui avait proféré de si belles choses.

*** Octavien de Saint-Gelais, de l'illustre maison de Lusignan, et évêque d'Angoulême. Il commença, dit Mézerai, *à décrasser un peu la poésie française ;* il traduisit l'Odyssée, l'Énéide et les Épîtres d'Ovide. Mais le meilleur poëte français de ce siècle fut Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, et qui fut prisonnier en Angleterre.

**** Robert Gaguin, historien et bibliothécaire de Charles VII et de Louis XII; il fut employé en diverses ambassades.

et beaucoup d'autres. La conversation était toujours instructive, variée et brillante ; la marquise y mêlait beaucoup de grâce et d'agrément; elle la mettait souvent sur l'amour. Saint-Gelais et Martial contaient sur ce sujet des anecdotes qui me faisaient frémir ; c'étaient toujours des traits de dévouement d'anciens chevaliers pour leurs dames, que la marquise saisissait avidement, et qu'elle ne manquait guère de mettre eu pratique. Par exemple, sur une de ces histoires, elle envoya un matin un des prétendans à sa main en Danemarck, parce que, lui dit-elle, son projet était de voyager dans ce pays; et elle le chargea de le parcourir, afin de lui en rendre compte. Il osa faire quelques observations : elle lui cita l'exemple d'une femme qui avait envoyé, il y a environ cent ans, son amant aux Indes. Il n'eut

rien à répondre, et il partit; mais j'ai su depuis qu'il alla dans une terre, à vingt-cinq lieues de Paris, passer le temps prescrit pour le voyage de Danemarck. Une autre fois, Saint-Gelais s'avisa de conter qu'un homme, par l'ordre de sa maîtresse, était resté muet pendant trois ans. A ce récit, elle me regarda; je pressentis qu'elle allait aggraver mon épreuve. En effet, le lendemain elle me reparla de ce trait, et me demanda ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que cet homme était un sot qui ennuyait sa maîtresse qui, pour se délivrer d'un entretien fastidieux, lui imposa un silence absolu. Point du tout, reprit la marquise, on ne se contente pas de faire taire un sot, on le congédie : il est flatteur d'obtenir un sacrifice, et, dans ce cas, c'est un homme d'esprit qui peut le faire, c'est à lui

qu'on le demande. Me le refuseriez-vous?—Assurément: ne point vous parler serait un sacrifice au-dessus de mes forces. — Si vous m'aimez, répliqua-t-elle, vous en faites un plus grand; c'est de ne point me parler de vos sentimens : il doit vous en coûter moins de vous taire entièrement; c'est vous soulager que vous prescrire un absolu silence, et je vous l'impose pour deux mois, c'est-à-dire pendant le reste du temps de votre épreuve. Vous êtes obligé de parler à la cour; mais, hors de là, soyez muet comme cet amant qui le fut pendant trois ans. Je crois, ajouta-t-elle, que ce n'est pas trop exiger. Je ne répondis que par un signe de tête; elle sourit, et, continuant la conversation, elle en fit seule les frais avec beaucoup d'esprit. En sortant de chez elle, j'allai, en dépit de mon engagement,

trouver un de mes amis avec lequel je causai trois heures. Cependant je résolus de passer ces deux mois sans paraître dans le monde : je me contentai d'aller à la cour, où l'on fut étonné de me voir tout à coup si bavard; car je m'y dédommageais du silence forcé auquel j'étais condamné partout ailleurs. J'écrivis à la marquise : elle me rendit ma lettre toute cachetée, en me disant qu'elle s'était fait la loi de n'en point recevoir de ceux qui prétendaient à sa main. Ainsi elle m'ôtait toute espèce de moyen de lui exprimer mes sentimens. Je lui consacrais toutes mes soirées. Je fus d'abord bien récompensé de mon silence. La marquise m'observait, s'occupait de moi, me souriait, et paraissait jouir de la surprise extrême que causait ma taciturnité. Martial, qui était dans mon secret, fit croire à plusieurs personnes

que j'étais devenu sourd ; d'autres se doutèrent de la vérité, car on connaissait les bizarreries de la marquise. Mais, au bout de huit jours, on ne fit plus attention à moi ; la marquise elle-même m'oublia dans son salon, et sous ses yeux ; elle ne jetait sur moi que des regards distraits, ne pensait pas plus à moi que si j'eusse été à cent lieues d'elle. Alors je sentis toute la folie du rôle qu'elle me faisait jouer ; mille fois je fus au moment d'éclater ; ma colère durait depuis trois semaines, et allait toujours en augmentant ; lorsqu'un soir la marquise me donna un rendez-vous pour le lendemain matin. Je m'y rendis avec empressement. Je veux vous prouver, me dit-elle, que, sans vous parler, je m'occupe de vous. Je veux vous faire recevoir, poursuivit-elle ; d'une académie littéraire établie à

Florence, et dont je suis membre, et sans que vous soyez obligé d'envoyer vos vers, que vous ne voulez pas publier; il me suffira de donner une traduction de votre belle ballade. Y consentez-vous? Parlez, je vous le permets. Cette permission me charma; car il me semblait qu'en me laissant parler elle m'accordait une véritable faveur. Mais la réponse m'embarrassait beaucoup. Je ne voulais pas me donner le ridicule de me faire recevoir académicien, en qualité de grand poëte français; il était impossible de cacher cet honneur, et je sentis à combien de moqueries je m'exposerais en l'acceptant. J'aurais eu beau le refuser, la marquise, très-opiniâtre dans ses idées, n'aurait pas renoncé à celle-là. Je risquais de me trouver tout à coup académicien, malgré moi; cette pensée me faisait

frissonner; je ne pouvais me tirer de ce mauvais pas, qu'en avouant la vérité, et, après un moment de réflexion, je m'y décidai, me flattant que cette bonne foi me servirait d'excuse, et même pourrait lui paraître un trait de grandeur d'âme. Je fis donc ce pénible aveu; je la désabusai sur mon talent poétique, et je lui appris que mes vers ne valaient absolument rien. Cette déclaration fut beaucoup plus humiliante pour elle que pour moi, malgré toutes les louanges sur son esprit dont je ne manquai pas de l'assaisonner. Je fis valoir de mon mieux ma candeur et ma droiture, qui me faisaient renoncer à un moyen certain de lui plaire, au moment où elle allait me déclarer si mes soins lui étaient agréables, ou si elle les rejetait. J'ai bien pu, ajoutai-je, employer un artifice pour être introduit

chez vous ; mais je ne puis le soutenir, quand il s'agit de déterminer votre choix. Elle m'écouta attentivement, sans m'interrompre ; mais je la vis rougir plus d'une fois de dépit. Quand j'eus cessé de parler : Je conçois, me dit-elle avec le ton de l'ironie la plus amère, je conçois qu'après avoir épuisé toute la gaîté de votre esprit sur mon peu de connaissance de la poésie française, votre *générosité* soit fatiguée d'un rôle qui ne vous offre plus rien de piquant. Vous avez découvert que je suis un mauvais juge des vers français ; et moi j'apprends que vous êtes incapable d'aimer..... Comment, m'écriai-je, après tout ce que j'ai fait pour vous !... On peut, reprit-elle, avec un cœur sensible, avoir de grands torts en amour, ainsi qu'en amitié, mais non se moquer et tourner en ridicule pen-

dant six mois la personne qu'on aime. D'ailleurs, je vous avais déclaré que les plus grands talens ne suffiraient pas pour déterminer mon choix ; et pourriez-vous n'avoir pas vu que, même pendant mon erreur, vous n'étiez pas l'objet que je cherche ? Vous avez une âme sèche, une tête froide, un esprit commun ; nous ne nous convenons point. A ces mots, vivement piqué à mon tour, j'affectai de sourire : Il fallait du moins, repris-je, ajouter à ce joli portrait, que je suis sincère, et, pour que vous me rendiez à l'avenir cette justice, j'avouerai, madame, que vous avez des prétentions comiques, des caprices inouis, une tête étrangement exaltée, une vanité pointilleuse, et qu'en effet il est très-vrai que nous ne nous convenons point. En disant ces paroles je me levai, je fis une profonde ré-

vérence, et je sortis précipitamment. Je ne l'ai pas revue depuis, et c'est ainsi que j'ai perdu mon temps pendant six mois, la parole pendant trois, et une place à l'académie litteraire de Florence. Martial a été enveloppé dans ma disgrâce, la marquise lui a fait fermer sa porte. Son orgueil blessé dans une de ses prétentions ne nous pardonnera jamais le tour innocent que nous lui avons joué.

Tel fut le récit de La Trémouille; je n'y trouvai de ridicule que lui-même; lui qui, sans amour, sans être aimé, et pour le seul plaisir de se moquer d'une femme charmante, s'était soumis à toutes les lois qu'elle lui avait imposées. Loin de me refroidir pour cette personne si peu commune, cette histoire redoubla le désir que j'éprouvais de la connaître. Agnès se chargea de m'en procurer les

moyens, et elle y parvint. Elle la rencontra, lui fit des avances qui furent bien reçues, et en peu de temps elle se lia intimement avec elle. Alors elle lui parla de moi; elle lui dit, ce qui était vrai, que, sans l'avoir vue, j'étais amoureux d'elle : la marquise l'écouta avec intérêt, et bientôt avec émotion; son imagination était déjà vivement frappée.... Agnès lui vanta les exploits de mon père; et en faveur de mon nom et de mes sentimens romanesques la marquise consentit à me recevoir. Notre première entrevue fut singulière : nous avions deux têtes également vives et une sensibilité vague et passionnée; nous étions tremblans l'un et l'autre, nous balbutiâmes quelques mots entrecoupés; tout à coup je tombai à ses pieds, elle fondit en larmes, elle me fit relever en disant, d'une voix entrecoupée : Point

d'épreuves pour vous.... Votre image était dans mon cœur depuis qu'il est capable d'aimer; je vous cherchais; je vous reconnais.... Je suis à vous!... A ce langage séducteur mes transports furent inexprimables. Ce premier entretien fut un enchantement; j'en sortis le plus amoureux, et le plus heureux de tous les hommes. Dès le lendemain, nous parlâmes de notre union, dont la marquise fixa le moment à l'époque de l'arrivée de son père à Paris, ce qui devait être sous deux ou trois mois. En attendant, je passais une grande partie des journées chez elle, et le reste du temps avec Agnès. J'aimais passionnément, et j'étais aimé de même; cependant mon bonheur fut promptement troublé par les scènes les plus violentes. Je m'aperçus bientôt de l'excessive inégalité d'humeur de la marquise; tantôt elle

avait la gaieté la plus brillante et toutes les apparences de la coquetterie, tantôt elle était sombre, silencieuse : tour à tour sensible, passionnée et déraisonnable. Sans cesse elle me boudait, et me traitait avec une sécheresse extrême, sans qu'il me fût possible d'imaginer la cause de son mécontentement ; on devine la délicatesse, on ne devine point les caprices. De mon côté, j'étais exigeant et jaloux ; de sorte que nous passions notre vie en querelles et en raccommodemens. Dans les explications, elle commençait toujours par éclater et par s'emporter avec une véhémence effrayante ; ensuite, passant subitement à l'extrémité contraire, elle reconnaissait ses torts, ses injustices ; avec le plus douloureux repentir, elle versait des torrens de larmes ; on ne voyait que trop, au changement de

sa figure, combien ces violentes secousses affectaient son âme. Je souffrais doublement, et pour elle et pour moi; et, quoique je fusse uniquement aimé, que j'eusse moi-même une grande passion que nul obstacle ne traversait, j'étais néanmoins véritablement malheureux. En supposant que notre amour dût être aussi durable qu'il était impétueux, exalté, j'entrevoyais l'avenir le plus orageux..... Cette prévoyance n'altérait point mes sentimens, ne changeait rien à mes résolutions; mais elle m'effrayait.....

Mon unique consolation était la tendre amitié d'Agnès. Quand je quittais la marquise après une scène violente, combien il m'était doux d'aller me calmer et me reposer dans le cabinet de l'indulgente amie, dont l'affection éprouvée par le temps, et mûrie, fortifiée par les progrès de notre rai-

son, ne se démentit dans aucun moment; de cette amie que je retrouvais toujours la même, parce qu'elle avait un caractère parfait, et qu'elle était supérieure à toutes les petitesses de l'égoïsme et de la vanité!

Agnès était, entre la marquise et moi, un ange de paix, uniquement occupée à nous adoucir et à nous réconcilier ensemble ; et néanmoins souvent la marquise repoussait aigrement ses conseils. Je m'aperçus même plus d'une fois qu'elle était jalouse de mon amitié pour Agnès; et c'était ce que j'avais le plus de peine à lui pardonner. Un jour que je lui faisais l'éloge d'Agnès avec plus de vivacité que de coutume, elle ne put s'empêcher de s'écrier : L'amour ne louerait pas avec plus d'enthousiasme et d'éloquence !.... Et souvent même, repris-je en souriant, il ne pourrait pas

louer aussi bien. — Comment? — Par exemple, je suis passionnément amoureux de vous; je puis dire avec effusion de cœur que vous avez une âme noble et sensible, des talens enchanteurs, l'esprit le plus distingué; que nulle femme n'est aussi jolie, aussi piquante que vous; mais je vous demande si je pourrais louer votre raison, votre indulgence, votre douceur, votre égalité d'humeur..... Eh bien! interrompit la marquise avec emportement, puisque je suis une folle, un monstre, je suis indigne de l'attachement d'un homme aussi sensé, aussi parfait que vous; j'y renonce. Adieu, monsieur; adieu pour toujours. En disant ces paroles, elle se leva; je la retins. Eh quoi! repris-je, ne supporterez-vous jamais le langage de la vérité! — Ce n'est pas celui de l'amour; il s'abuse, il est

aveugle. — Non, quand il est véritable : vous-même, ne me parlez-vous pas sans cesse de mes défauts ; m'en suis-je jamais fâché ? — Quand je vous les reproche, je suis en colère, je crois les inventer ; je ne les vois pas. — A ces mots, je tombai à ses genoux ; elle me repoussa, mais doucement ; ses pleurs commençaient à couler : Non, dit-elle, vous avez mortellement blessé mon cœur, vous pouvez en obtenir le pardon que vous demandez ; mais vous ne le guérirez point. Je vois enfin que votre amitié vaut mieux que votre amour ; et, quand cet amour s'éteindra, que me restera-t-il ? Et combien alors le partage d'Agnès sera préférable au mien !.... Cette réflexion n'était que trop juste ; car l'amour inquiet sait quelquefois bien raisonner : rien n'é-

claire comme la crainte inspirée par un grand sentiment.

Je n'opposai à son inquiétude qu'un langage passionné ; l'amour s'en contente toujours; il jette rarement les yeux sur l'avenir, et, s'il est satisfait du moment présent, il est heureux et rassuré.

D'autres orages succédèrent sans relâche à celui-ci ; la marquise, jalouse de tout, l'était même souvent de mes attentions pour elle ; il ne m'était pas permis de la surpasser, même en amour. Je lui dis un jour que j'aimais beaucoup mieux la campagne que la ville ; elle me répondit qu'en cela, comme en toute chose, son goût s'accordait avec le mien. Là-dessus, j'imaginai de louer sur-le-champ une charmante maison aux environs de Paris, et de l'y conduire dès le lendemain. Nous étions à la fin

de l'hiver, le temps était doux et serein, et ressemblait à un beau jour de printemps. J'avais préparé une jolie fête, de la musique, un bal dans une orangerie, et toutes les personnes de la société de la marquise s'y trouvèrent rassemblées. Mais je vis sur-le-champ, à sa physionomie, que rien de tout cela ne lui plaisait. Elle eut, durant toute la fête, une humeur invincible; elle se plaignit d'un violent mal de tête; elle ne voulut point danser, n'écouta point la musique, et critiqua la maison. Je fus confondu de cet étrange procédé; j'en découvris bientôt le motif; elle avait eu la même idée, celle de me causer une agréable surprise par l'acquisition d'une maison de campagne, dans laquelle son projet était de me mener sous peu de jours; et elle était outrée que je l'eusse prévenue, et

surtout que j'eusse le mérite d'avoir exécuté ce dessein avec une si grande promptitude.

Cependant le prince P***, père de la marquise, n'arrivait point, et, au mois d'avril, il écrivit qu'il ne reviendrait que dans le cours du mois d'août. Ce retard fut la cause d'une nouvelle brouillerie entre nous; car réciproquement nous ne trouvâmes point que nous en fussions assez affligés. Lorsque Agnès nous eut un peu calmés, la marquise me proposa de faire un petit voyage avec elle, et j'y consentis. Elle avait entendu parler du bon roi René, qui, après avoir montré la plus brillante valeur dans sa jeunesse, et néanmoins après avoir perdu son royaume de Naples, se contentait de régner paisiblement en Provence, où il était adoré. La marquise voulait voir ce prince, qui aimait passionné-

ment, et qui cultivait avec succès la peinture et la poésie*. Nous partîmes pour la Provence sur la fin d'avril, et ma joie fut extrême de me trouver dans une voiture sur les grands chemins avec celle que j'adorais. Il est si doux de se voir ainsi renfermés, réunis dans un si petit espace et si près l'un de l'autre, de cheminer, d'avancer ensemble en se dirigeant vers un même but! Il semble que cette route que l'on parcourt avec tant de bonheur et de rapidité soit celle de la vie entière, et que l'on ne doive plus se séparer.... Cependant nous avions en tiers une demoiselle de compagnie de la marquise : c'était une personne de quarante-cinq ans qui, par apathie, ne voyait ni n'écoutait. Elle ne faisait de ses facultés qu'un usage absolument

* Historique.

indispensable; elle n'avait jamais regardé avec quelque attention que pour coudre ou pour broder, ou en marchant pour reconnaître son chemin. Elle n'écoutait que lorsqu'il fallait répondre et qu'on lui adressait une question directe. D'ailleurs, elle laissait reposer complètement son imagination, et elle vivait dans le vague, heureux peut-être, d'une tranquille végétation. Ainsi nous causions et nous nous querellions comme si nous eussions été tête à tête; mais en général, dans ce voyage, la marquise fut presque toujours aimable et de bonne humeur.

Vers le milieu du mois de mai, nous arrivâmes à Aix, où nous comptions trouver le roi René et sa cour; et là fut portée au comble l'admiration que la marquise avait pour ce prince. On nous dit que toute la cour

était en effet à Aix, mais que le roi et la reine, sans aucune suite, étaient à la campagne. Et dans quelle maison? demandâmes-nous. — Dans une chaumière, répondit-on. — Le roi dans une chaumière! et que fait-il là? — Il garde un troupeau de moutons, et il fait des vers. Il est habillé en berger, il vit avec les pâtres et les laboureurs du voisinage, reste là une quinzaine de jours; avant de quitter ces bonnes gens, il marie quelques jeunes filles, et puis il revient ici tenir sa cour. Quand il a fait les affaires du pays, il va dans un autre canton mener le même genre de vie, et faire les mêmes choses. Il parcourt ainsi en berger, durant le printemps, l'été et l'automne, toute la Provence; et, tout en menant paître les brebis, en composant des pastorales, et peignant des paysages, il se fait adorer, et il s'instruit beaucoup

plus utilement que les rois les plus studieux qui n'habitent jamais que leurs palais *. Ce n'est pas celui-ci que l'on trompera sur les besoins des cultivateurs : aussi, lorsque le vent pernicieux que nous appelons *mistral* souffle plus de trois jours sur la Provence, ce bon roi ne manque pas de suspendre un impôt pendant une année **. Il sait par lui-même les ravages que ce vent funeste produit dans les champs. — Tout cela est fort singulier ; mais il faut convenir que ces amusemens valent mieux que la chasse et le jeu. A ce récit, la marquise enthousiasmée composa sur-le-champ, à ce sujet, pour elle et pour moi, le plus joli roman du monde. Voilà, s'écria-t-elle, le roi que je brûle de voir,

* Historique.

** Historique.

voilà la cour où je veux être présentée!...... Elle fit faire des habits de paysanne pour elle et pour Lucrèce, sa demoiselle de compagnie, qui n'était au fait de rien, et crut simplement qu'en Provence le temps du carnaval était au printemps. Par ordre de la marquise, je pris de mon côté la panetière, la houlette et le costume de berger, et nous partîmes sans délai pour le canton que le roi et la reine Isabelle, son épouse, habitaient dans ce moment. On nous conduisit dans un joli bois qui environnait *la chaumière royale*. Il était huit heures du matin : on nous dit que Leurs Majestés gardaient leurs troupeaux dans la plaine. Nous y allâmes, et ce ne fut pas sans une extrême émotion que j'aperçus le bon roi René assis au pied d'un orme, à côté de la reine son épouse, tandis que ses moutons pais-

saient dans la prairie. Le roi, âgé de quarante-huit ans, avait encore une très-belle figure, et l'agilité et la force physique de la jeunesse. Austère dans ses mœurs lorsqu'il vivait aux champs, il conservait à sa cour toute la galanterie de ses belles années : mais il n'allait à la campagne que pour y donner de bons exemples; et afin que sa conduite y fût à l'abri de tout soupçon, il y menait toujours la reine, qui s'y trouvait fort heureuse, parce que le roi, qu'elle adorait, vivant là comme les anciens patriarches, ne s'y séparait jamais d'elle un seul instant *. Nous avions emprunté quelques chèvres pour avoir un maintien pastoral; la marquise, tenant son luth dont elle jouait divinement, marchait en avant; Lucrèce

* Historique.

et moi nous les suivions. A l'aspect de cette bergère inconnue, si jolie et si élégante, le roi pasteur fit une exclamation de surprise et d'admiration. La marquise s'arrêta devant lui, et, en s'accompagnant de son luth, elle chanta une romance italienne qu'elle avait composée pour lui. Le roi transporté se leva, s'avança vers nous, et nous fit mille questions à la fois. Nous lui expliquâmes la vérité; il nous invita à dîner dans sa chaumière, et nous accueillit avec l'affabilité la plus aimable. A dix heures, nous vîmes accourir une foule de paysans : Voici l'heure; dit le roi, où je donne mon audience, ces bonnes gens viennent me consulter sur leurs affaires, m'exposer leurs besoins, me prendre pour arbitre des différens qui s'élèvent entre eux; je soulage et je console les uns, je réconcilie les autres : je m'occupe

du bonheur de tous; n'est-ce pas là régner? A ces mots, ce prince, comme notre roi saint Louis, se remit sous son arbre pour écouter les plaintes et les demandes de cette classe intéressante qui, communément, n'approche jamais des rois et de leurs ministres. Nous restâmes dans la foule, qui vint former un triple cercle autour de son arbre; et nous admirâmes du fond de l'âme sa patience, sa douceur et la justesse de ses décisions. A midi, tout le monde s'en alla en bénissant ce roi pastoral et populaire; et, par son ordre, nous le suivîmes dans sa chaumière. Cette petite habitation était d'une propreté recherchée, et d'ailleurs d'une véritable simplicité villageoise. Que ce prince paraissait grand dans cette humble cabane! Nulle pompe, nul éclat de convention ne l'environnait; mais il était paré des

plus nobles attributs de la majesté suprême, la justice et la bonté. Sa houlette était, entre ses mains bienfaisantes, un sceptre magique qui lui gagnait tous les cœurs; il n'avait point de gardes, son habitation champêtre n'était fermée que par une simple haie d'églantiers, et jamais monarque n'eut un sommeil plus tranquille et plus doux; l'amour veillait partout autour de lui..... Après un repas frugal, le roi nous fit voir ses tableaux, et nous lut plusieurs pièces de vers de sa composition; il y chantait, avec beaucoup de sentiment et de grâce, l'innocence des champs et les beautés de la nature; mais sa vie les célébrait encore mieux. Comme nous lui exprimions notre admiration. J'aurais beaucoup d'imitateurs, dit-il, si l'on savait combien je suis heureux ici. Mais un défaut commun à tous les rois, même

à ceux qui ont de la bonté, c'est de ne faire que ce que fait la pluralité des souverains, et de se persuader qu'il serait ridicule d'imiter un excellent exemple, s'il n'a été donné qu'une fois. Le plus grand de vos rois, parce qu'il fut le plus vertueux, saint Louis, assis sous un chêne, écoutait les pâtres de Vincennes : je me fais gloire de suivre cet exemple, que nul de ses successeurs n'a imité. On dit que depuis ce temps les mœurs ont changé ; néanmoins cette popularité serait touchante dans tous les siècles. Les actions de bonté ne sauraient devenir gothiques, elles ne vieillissent jamais. Les rois, en général, ne font aucun usage de leur imagination ; ils n'inventent rien de bienfaisant ; c'est cependant surtout en ce genre qu'il est beau d'être ingénieux. L'idée de vivre une partie de l'année avec ceux qui, dans

tous les pays, font vivre l'état, c'est-à-dire avec les agriculteurs; cette idée m'appartient: on la louera peut-être dans l'histoire, mais jamais prince ne l'adoptera.

Nous ne nous lassions point d'écouter ce bon roi; la nuit nous surprit dans sa chaumière. En nous congédiant, il nous invita à revenir les jours suivans, et il recommanda à la marquise d'apporter son luth.

Durant cette première journée, mon enthousiasme fut tel qu'il égala celui de la marquise; mais le lendemain, ne pouvant obtenir d'elle un seul moment pour moi, n'étant plus ni regardé, ni écouté par elle, la voyant livrée toute entière à son ardente admiration pour le roi, qui de son côté était excessivement occupé d'elle, je commençai à prendre de l'humeur. Elle ne s'en aperçut même

pas. Elle était trop préoccupée pour remarquer mon chagrin et mon dépit secret. Je n'osais lui déclarer une jalousie, qu'au fond je trouvais ridicule; je me contentai de presser notre départ. Mais, sous le prétexte d'assister aux noces des jeunes filles que le roi devait marier, nous restâmes jusqu'au moment où ce prince quitta la campagne. Les noces des jeunes villageoises furent célébrées par des fêtes champêtres qui durèrent trois jours. La marquise y brilla de toutes les manières, par sa figure, sa danse et sa gaîté. Le roi voulut absolument que nous retournassions à Aix avec lui, afin, disait-il, de nous faire voir sa cour. J'eus beau répondre qu'il laissait aux champs la plus belle cour qu'un roi pût avoir, il fallut obéir. Des fetes d'un autre genre recommencèrent à Aix; la marquise s'ex-

tasia sur leur magnificence et leur bon goût; tout le monde dit qu'elle en était l'objet; je n'en doutai pas moi-même, et, perdant tout-à-fait patience, j'entrai un matin dans sa chambre, en disant : Je viens, madame, prendre vos ordres pour Paris.—Comment? s'écria-t-elle. — Oui, madame, repris-je froidement; vous vous amusez tellement ici que je ne vois pas de fin à ce voyage; pour moi, j'ai des affaires à Paris, et je pars dans l'instant. A ces mots, la marquise étonnée me regarda fixement; et, après un moment de silence : Qu'avez-vous donc? me dit-elle; parlez sans détour. Quand on a concentré au fond de son âme, durant plus de trois semaines, un grand mécontentement, on peut se taire long-temps encore; on espère, on croit confusément qu'un silence profond est une vengeance; mais, quand on se décide enfin

à parler, il est impossible de s'expliquer avec calme, toutes les expressions les plus exagérées et les plus outrageantes se présentent naturellement. Je me livrai à un accès de colère qui ressemblait à la fureur, et je ne m'arrêtai qu'après avoir épuisé toutes les injures. Quelle fut alors ma surprise, lorsque la marquise, au lieu de se fâcher, de me chasser, me tendit la main avec un air attendri : Voilà de l'amour, dit-elle, voilà de la passion, voilà comme on aime ! Mais, Dunois, poursuivit-elle, vous avez tort : que ne parliez-vous franchement? En disant ces paroles, elle ouvrit sa porte, appela ses femmes, leur ordonna de faire ses malles, en ajoutant qu'elle voulait partir dans deux heures. Je restai confondu, désarmé.... Partir dans deux heures! repris-je, eh quoi! sans prendre congé du roi ? — Non,

répliqua-t-elle; maintenant je le hais, puisqu'il a pu vous affliger. Je ne pouvais répondre qu'en implorant mon pardon; il m'était accordé d'avance. Je conjurai la marquise de ne partir que le surlendemain; rien ne put l'y déterminer : nous partîmes en effet au bout de deux heures. Ma vive reconnaissance entretint entre nous la bonne intelligence durant presque toute la route; mais, en approchant de Paris, j'exprimai l'impatience que j'éprouvais de revoir Agnès, et la marquise devint sombre et soucieuse; cependant elle se contint. Je devais être indulgent sur la jalousie; aussi, en arrivant à Paris, quoique j'eusse le plus grand désir de voir Agnès tête à tête, pour lui conter tout ce qui m'était arrivé, j'engageai la marquise à se trouver à cette première entrevue; mais, trois heures après, je re-

tournai chez Agnès, afin de la voir seule et de lui ouvrir mon cœur. Je retrouvai dans cet entretien ce charme toujours le même sur lequel on ne peut se blaser, cette douceur inexprimable d'une confiance sans inquiétude et sans réserve, que l'amour toujours égoïste, ombrageux, et facile à blesser, n'inspirera jamais.

La marquise avait reçu une lettre de son père, qui annonçait enfin son départ de Milan; nous l'attendions sous trois semaines, et nous résolûmes de passer tout ce temps dans la maison de campagne que la marquise avait achetée à six lieues de Paris. Il fut convenu qu'Agnès y viendrait passer une semaine entière avec nous. Mais, dès le premier jour, la marquise la traita avec une sécheresse qui fit comprendre à Agnès que sa présence ne lui était nullement agréa-

ble. Elle ne se plaignit point, rien ne pouvait altérer la douceur de son caractère; le lendemain elle nous dit qu'elle avait reçu une lettre de sa grand'mère, qui la rappelait ; elle ajouta qu'elle reviendrait; elle embrassa tendrement la marquise, et partit. Je ne dissimulai point mon mécontentement; alors la marquise me rendit la scène que je lui avais faite à Aix; elle éclata en reproches avec impétuosité, elle répéta qu'elle voulait être aimée sans partage, et elle finit par me déclarer nettement qu'elle exigeait le sacrifice de ma *liaison* avec Agnès. Comment *liaison!* m'écriai-je; dites donc l'attachement le plus sacré, une amitié fraternelle. — Il faut choisir entre elle et moi. — Qu'appelez-vous choisir? Il n'a jamais été question de mariage entre elle et moi : je ne suis point amoureux

d'elle. — Vous n'estimez véritablement qu'elle : vous n'avez de confiance parfaite qu'en elle. J'aimerais mieux, si j'étais votre femme, vous voir une maîtresse qu'une telle amie. — Il est vrai qu'on peut quitter une maîtresse, et qu'à moins de manquer à tous les devoirs que chérissent les bons cœurs, on ne se brouille point avec une amie véritable. — Eh bien! renoncez à moi pour elle, je ne vous regretterai point. — Vous vous trompez. Je serais digne d'être regretté, si vous persistiez dans cette folie, et si je n'y cédais pas; mais si, au contraire, j'avais la lâcheté de sacrifier ma plus ancienne amie au caprice le plus déraisonnable, je ne mériterais assurément pas le sentiment que vous avez pour moi. — Je ne veux point de rivale. — Il n'y a de rivalité que dans des sentimens semblables. Si j'avais une

mère, ne serait-il pas monstrueux de vouloir me brouiller avec elle? Agnès est ma sœur d'adoption. C'est à elle à qui je dois le bonheur de vous connaître; rappelez-vous donc qu'elle nous a mille fois réconciliés. — Cet ascendant même qu'elle a sur vous m'est odieux. — Si vous m'aimiez comme je vous aime, vous auriez une tendre affection pour la personne qui m'a constamment donné tant de preuves de la sienne. — Je ne puis aimer que vous. — Eh quoi! l'amour exclusif à cet excès pourrait donner tant d'injustice et de dureté!.. Quand je consulte mon cœur, je n'en crois rien. Vous y penserez....—Mon parti est pris; ma résolution est irrévocable. Elle l'était en effet. Je restai six jours encore avec elle, dans l'espoir de la ramener à la raison. Je me jetai à ses pieds, j'y versai un

déluge de larmes, je lui dis tout ce que la douleur la plus profonde, le sentiment le plus vrai, peuvent inspirer de plus touchant : ces instances si véhémentes ne firent que l'irriter au dernier excès; elle persista avec une telle hauteur qu'enfin elle me rendit à moi-même. Je ne vis plus en elle que son orgueil et son injustice, et tout à coup, prenant mon parti, je la quittai brusquement. Je sortis de la maison, je montai à cheval et je me rendis à toute bride à Paris. En fuyant ainsi, je sentais que je m'affranchissais pour jamais du joug terrible de la plus orageuse de toutes les passions; je laissais derrière moi de dangereuses illusions, des séductions corruptrices, des agitations violentes et continuelles, un bonheur fugitif et trompeur!.... Mon imagination était si frappée de ces idées

que j'aurais craint de tourner la tête en arrière, et de jeter un seul regard sur la route périlleuse que j'abandonnais sans retour. En me rapprochant des lieux qu'habitait Agnès, je voyais un ange libérateur qui me tendait les bras, et qui allait fermer toutes les blessures de mon cœur déchiré. J'arrivai chez elle à midi; elle était seule dans son cabinet; j'étais si troublé, si changé, qu'elle fut effrayée en me voyant. O ciel! s'écria-t-elle, que vous est-il arrivé? Je tombai dans un fauteuil, je respirais à peine.... Enfin Agnès me conjurant de lui répondre, je lui contai rapidement tout ce qui venait de m'arriver. Après ce récit, le premier mouvement d'Agnès fut de regretter amèrement pour moi un établissement si brillant et si avantageux; elle voulut excuser la marquise: L'excès de sa passion l'égare, dit-elle;

cette jalousie ridicule passera avec le temps... Non, je ne serai point la cause d'une rupture qui me désole! Qui, moi, je serais un obstacle à votre bonheur, à votre fortune! Eh! ne me suffit-il pas que vous soyez heureux, certaine que le souvenir d'Agnès vous sera toujours cher! S'il fallait, pour assurer votre félicité, m'ensevelir pour jamais au fond d'un désert, j'irais avec joie, et je ne croirais pas m'immoler.... Oui, je veux, je dois cesser de vous voir...

Dans cet endroit du récit de Dunois, Jeanne embrassa avec transport la comtesse de Dunois, qui était assise à côté d'elle; Louis attendri devina une partie de sa pensée. Oui, dit-il, cette Agnès, si tendre et si généreuse, est bien digne d'être votre amie; elle sait aimer comme vous, et vous êtes aimée comme elle. Ces paroles retentirent jusqu'au fond de

l'âme de Jeanne.... Louis priant Dunois de continuer son récit, il le reprit en ces termes :

L'impression que j'éprouvais en entendant Agnès parler ainsi, vient d'être mieux sentie que je ne pourrais le décrire.... Je comparais cette héroïque amitié à cet amour impétueux qui, dévoré d'inquiétudes, nourri d'orgueil et de chimères, exigeait sans cesse les sacrifices les plus bizarres et les plus cruels!... Chère Agnès, lui dis-je, ne soyez point inquiète de mon bonheur!... Je suis enfin éclairé sur le sentiment qui le donne; cette ardente passion n'a pu que me tourmenter, que bouleverser mon existence. Fatigué, excédé de tant d'agitations, je ne sens plus que le besoin du repos, et la douce puissance de l'amitié... O mon Agnès, c'est en vos mains que je dépose ma

destinée : pourrait-elle n'être pas heureuse !... A ces mots, je tombe à ses genoux ; Agnès tressaille , sa surprise est extrême : ne m'ayant jamais regardé que comme un frère, rien n'avait pu la préparer à cette déclaration qui lui paraissait presque incestueuse. Elle restait immobile en me regardant fixement ; je repris la parole pour la conjurer d'unir son sort au mien , et de fixer ainsi pour jamais les vœux égarés d'un cœur qui avait pu se livrer à toute l'exaltation d'une ardente passion , mais qui n'avait jamais eu de confiance et d'affection solide et véritable que pour elle. Agnès me répondit avec tendresse ; mais elle me demanda du temps , désirant que je m'éprouvasse moi-même. Je la pressai vainement de fixer une époque : Je ne le puis, répondit-elle ; ce sera quand je vous croirai parfaitement guéri de

cette passion qui était encore si tendre et si violente hier. D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'espère et je crois que la marquise, dont l'âme est belle et sensible, reconnaîtra ses torts, et qu'elle saura les réparer, et je seconderai de tout mon pouvoir une réconciliation que je désire si vivement. Agnès parlait avec tant de décision, qu'il eût été inutile d'insister; je me soumis, bien certain qu'Agnès rendrait bientôt justice à la solidité de mes résolutions.

Je ne la quittai qu'à cinq heures après midi, et, en rentrant chez moi, je trouvai un courrier qui descendait de cheval, et qui me remit un billet de la marquise, dans lequel elle me rappelait avec toutes les expressions de la passion et du repentir. Cette écriture et ce papier, où je crus trouver la trace de quelques larmes, me causèrent un extrême saisissement; je

pris une écritoire, et, d'une main tremblante, j'écrivis la réponse suivante :

« Il n'est plus temps !... L'effort qui
» a déchiré mon cœur est fait, il m'a
» rendu ma raison égarée !... Je recon-
» nais enfin que, dans une union qui
» doit durer toujours, l'exaltation des
» sentimens ne pourrait produire que
» des tourmens inexprimables, et que
» la compagne de la vie entière ne
» peut procurer le bonheur que par
» le charme de son caractère. Je ne
» veux être ni un maître inflexible, ni
» la méprisable victime d'une volonté
» injuste et capricieuse. C'est en vous
» aimant toujours avec passion, et en
» rendant le même hommage à vos
» vertus, à l'élévation de votre âme,
» que je me sépare de vous sans re-
» tour. C'est dans cet instant m'arra-
» cher à moi-même !... mais ma résolu-
» tion est inébranlable. Je ne vous

» rendrais pas heureuse, cette seule
» pensée suffirait pour me donner
» toute la force dont j'ai besoin... Ah!
» croyez-moi; sur cette mer agitée
» où nous ne sommes jetés quelques
» instans que pour lutter contre l'o-
» rage, ne cherchons point les parages
» dangereux livrés à la furie des tem-
» pêtes... Adieu! ô vous qui me serez
» toujours chère!... Hélas! adieu...
» Ah! puissiez-vous apprécier désor-
» mais les biens dont on jouit égale-
» ment à tous les âges, les seuls biens
» véritables, la paix et l'amitié. »

Il m'en coûta, sans doute, pour écrire cette lettre; mais je venais de promettre ma foi; et la douce image d'Agnès, si présente à ma mémoire, soutenait mon courage, surtout quand je me rappelais que la marquise la haïssait; cette odieuse injustice élevait entre elle et moi une barrière insur-

montable. Je passai la soirée avec Agnès; toutes mes agitations se calmaient auprès d'elle. La seule sérénité de son regard apaisait les mouvemens tumultueux de mon âme.

Le lendemain matin, comme je venais, en sortant de mon lit, de passer dans mon cabinet, je vois ma porte s'ouvrir et la marquise paraître. Elle était pâle, échevelée, chancelante; l'égarement qui se peignait dans ses yeux me fit frémir!..... Je me levai et je m'appuyai sur une table; une violente palpitation de cœur m'ôtait la respiration, j'étais prêt à me trouver mal. Je regardais la marquise avec une espèce de terreur; il me semblait que sa seule présence m'environnait de toutes parts d'un danger pressant auquel je ne pourrais échapper!......
O combien l'air d'un profond abattement, et l'expression de la douleur,

rendent touchante la physionomie d'une personne qu'on a passionnément aimée !.... Comment surmonter cette pitié si tendre et si déchirante !.... Par un mouvement aussi naturel qu'irréfléchi, je joignis les mains en fixant sur elle un regard suppliant, comme si je lui eusse demandé de m'épargner une scène désolante... Elle s'avança et me dit, d'une voix éteinte : Vous renoncez à moi; eh bien! achevez donc de me tuer, répétez-le-moi!... Je voulus répondre, la parole expira sur mes lèvres tremblantes; un déluge de pleurs inonda mon visage... Si, pendant quelques minutes encore, elle eût continué de parler ainsi, de se plaindre et de gémir sans colère, je n'aurais pû lui résister, elle m'eût fait tout oublier pour elle. Mais elle vit l'état où j'étais, elle crut avoir repris son ascendant sur mon esprit et sur mon imagination;

l'espérance, en la ranimant, lui rendit toute son impétuosité naturelle; elle m'accusa d'ingratitude et de barbarie, elle se livra à tous les transports d'une passion sans mesure, et en même temps du plus vif ressentiment... Mes larmes se séchèrent, cet emportement inattendu me glaça..... La véhémence en amour dans une femme a toujours quelque chose qui convient mal à ce sexe, dont la douceur et la modestie forment le plus grand charme; et, quand cette véhémence n'entraîne pas, elle révolte.... La marquise n'était plus pour moi qu'un spectacle effrayant.... Mon imagination plaçait à côté d'elle la douce et sensible Agnès: ce parallèle me préservait de toute séduction dangereuse. Je pris à mon tour la parole, et j'expliquai sans déguisement mes nouvelles résolutions, et tout ce qui s'était passé entre Agnès et moi. Pendant

ce discours, je vis se peindre successivement, sur le visage de la marquise, l'étonnement, l'émotion, le dépit; mais, n'ayant plus d'espoir, sa fierté domina sur tous les sentimens de son cœur. Elle ne fut plus occupée que de l'idée de se faire un rôle extraordinaire et généreux : elle garda un moment le silence; ensuite, me tendant la main: Soyez heureux, me dit-elle, et je vous pardonne tout...... Je connais enfin que vous n'êtes pas né pour l'être par un grand attachement....... Je vais quitter Paris pour un an. Je vous demande, et j'exige que vous habitiez ma maison de campagne pendant tout ce temps, et que votre mariage soit célébré dans cette chapelle où nous devions...... Ici sa voix s'affaiblit, elle s'arrêta, son émotion passa toute entière dans mon cœur..... Je baissai les yeux..... Voilà, reprit-elle d'un ton

plus ferme, ce que j'exige de votre amitié, que vous devez du moins me conserver; ceci prouvera à tout le monde que nous nous séparons sans rupture, que nous sommes unis encore par les liens de la confiance et de l'estime; et c'est une chose essentielle pour ma réputation : me le promettez-vous? A cette question, je fis, en balbutiant, la promesse qu'elle demandait. J'y compte, dit-elle. Aussitôt, n'ajoutant pas un mot de plus, elle se retourna brusquement et sortit... Alors je levai les yeux; je n'aperçus qu'un pan de sa robe qui flottait à l'ouverture de la porte, et qui disparut aussitôt... Je me jetai sur un canapé, et je fondis en larmes..... Que j'étais loin encore d'être détaché de cette femme si étonnante par la mobilité de ses impressions et par l'originalité de son caractère !.... Elle emportait avec elle

tous les prestiges qui m'avaient séduit, tout l'idéal de la jeunesse et de la vie : c'étaient des illusions, je le savais; mais dans cet instant je ne me rappelais que leur charme... Tout à coup, sans savoir ce que je voulais, je me levai précipitamment. La marquise devait monter en voiture sous ma fenêtre, qui donnait sur la rue, et qui se trouvait au-dessus de la porte cochère de la maison : j'ouvris ma fenêtre, la voiture était encore dans la rue; je ne la vis que par derrière, je la suivis de l'œil avec une profonde mélancolie, elle allait disparaître à ma vue...... j'étendis les bras : Adieu donc, m'écriai-je, adieu, chimère du bonheur! adieu, enthousiasme, transports de l'amour!..... Dans ce moment tout mon courage m'abandonna, la voiture entrait dans une autre rue ..... Immobile et glacé, je restai à cette fenêtre pen-

dant plus d'une heure, ne voyant et n'entendant rien, et dans une confusion d'idées que je n'osais chercher à débrouiller. On me tira de cette stupeur en m'apportant une lettre d'Agnès. Son nom me fit tressaillir; ce nom toujours chéri ne me calma point, il n'était pour moi qu'un reproche...... J'ouvris sa lettre avec un trouble qui s'accrut en la lisant. Agnès me mandait que la marquise était venue chez elle ; que leur entretien avait été tendre et touchant; que la marquise l'avait embrassée plusieurs fois. Agnès terminait sa lettre par ces mots : « Elle » est incapable d'artifice et de fausseté, » sa jalousie n'était qu'un caprice ; » mais sa passion pour vous, et la gé» nérosité de son âme, sont réelles : » tout peut encore se raccommoder ; » laissez moi agir, et je m'en charge.»

Autorisé par Agnès, je me livrai à

toute ma faiblesse : je m'habillai à la hâte, je fis seller un cheval, et je courus chez la marquise. Là, on me dit qu'elle venait de partir ; je n'en demandai pas davantage, ne voulant pas perdre une minute pour me rendre à sa maison de campagne, où je ne doutais pas qu'elle n'eût été pour y donner l'ordre de me recevoir. Combien mon imagination s'enflamma en me retrouvant sur cette route avec l'espoir d'y rencontrer celle que je cherchais !.... J'allais avec toute la vitesse de mon cheval, regardant toujours devant moi avec un trouble inexprimable ; mais je ne vis point de voiture ; j'arrivai ainsi à sa maison.... Quelle fut ma douloureuse surprise lorsque le concierge me dit qu'elle n'y était point venue, et lorsqu'il me montra un billet de sa main qui lui ordonnait de me recevoir avec *ma*

future épouse, de m'y traiter en maître tout le temps que je voudrais y rester, et de m'obéir en toutes choses! Elle y ajoutait qu'elle partait dans l'instant pour un long voyage, et qu'elle ne reviendrait que dans un an.....

L'âme oppressée, l'esprit agité de mille pensées diverses, j'entrai dans la maison, dans cette habitation magique, où tout rappelait son souvenir. Avec quelle émotion je revis dans le salon son portrait qu'elle avait fait faire à ma prière, et pour me le donner! Et je ne la verrai plus! m'écriais-je; et pour prix de tant d'amour c'est moi qui l'ai bannie!.... Avant de me connaître, sa vie était brillante et paisible; maintenant elle fuit, elle est errante; elle va chercher sans doute une solitude obscure, pour y pleurer en liberté.... Ah! qu'elle avait raison

de m'accuser d'ingratitude et de barbarie!..... Le sacrifice qu'elle exigeait n'était qu'une épreuve; elle ne haïssait point Agnès; elle l'eût aimée avec le temps.... Ces pensées me désespéraient dans un lieu où tout exaltait mon imagination.... où je ne voyais qu'elle...... J'envoyai mon valet de chambre à Paris s'informer chez la marquise de la route qu'elle avait prise..... En l'attendant, je m'enivrai de souvenirs; j'errais comme un insensé dans ce vaste château et dans les jardins, je formais le projet extravagant d'aller rejoindre celle avec laquelle et sans laquelle je ne pouvais vivre, celle dont il m'était impossible de supporter l'exigence, l'égoïsme, la violence et les bizarreries, et celle qui, en même temps, maîtrisait mon imagination, et qui rendait insipide à

mes yeux la douceur du repos et de la tranquillité !....

Le valet de chambre que j'avais envoyé à Paris revint, et me tira de ce dangereux enchantement : les nouvelles qu'il m'apportait me confondirent, et fixèrent enfin mon cœur irrésolu.... La marquise n'allait point chercher une retraite, *une solitude;* elle avait pris la route de la Provence, et elle se rendait à la cour du roi René... Elle avait surtout besoin d'hommages et d'un adorateur passionné, et, en me perdant, le premier mouvement de sa douleur était de s'occuper du soin de me remplacer..... Telles sont les femmes enthousiastes, qui s'abandonnent à la violence d'une ardente passion : on ne doit ni compter sur elles, ni croire à leur sensibilité; leur amour n'est produit que par le désordre de leur imagination et par l'ambition de

leur vanité. Quelle différence d'une telle passion à ce sentiment pur et généreux, timide en s'exprimant, craintif pour se plaindre, courageux pour dire des vérités utiles, intrépide et sublime quand il faut se dévouer, et pardonnant toujours sans effort! C'est ainsi que sait aimer une femme sensible, lorsqu'elle possède les vertus de son sexe.

La marquise fut reçue avec transport à la cour du roi René : ce prince fit pour elle mille folies éclatantes; la marquise se fixa à Aix; elle y perdit sa réputation, et ne la regretta point; elle était l'objet de l'adoration d'un roi qui jouissait d'une grande renommée, et qui la chantait avec enthousiasme dans ses vers; elle faisait du bruit, et elle se persuadait qu'une brillante célébrité préserve toujours

du mépris : idée bien fausse, surtout dans une femme.

Pour moi, en cessant de l'estimer, je repris véritablement le repos et ma liberté, et, en donnant ma foi à l'indulgente Agnès, j'abjurai sincèrement mes erreurs, et je connus enfin que ce n'est pas dans le trouble et dans l'agitation d'une passion impétueuse qu'on peut espérer le bonheur, mais qu'on le trouve sûrement dans le fidèle attachement d'une âme angélique et sensible.

Dunois termina ainsi son récit, qui charma la duchesse d'Orléans. Elle avait vu avec une satisfaction inexprimable l'heureuse impression qu'il avait produite sur l'esprit de Louis qui lui en avait appliqué les traits les plus intéressans. Combien elle se trouvait heureuse dans cette maison, loin du grand monde, où tout semblait con-

courir à la rapprocher de l'objet de toutes ses affections! D'ailleurs elle aimait passionnément la campagne, et elle avait un goût particulier pour les fleurs et pour leur culture. Louis s'était plu à lui faire arranger un petit jardin séparé du parc, qu'il avait orné de caisses remplies des plus belles fleurs. Il en posa une de sa main sur un tertre de gazon, entouré d'un banc de verdure, et placé au milieu du parterre; cette caisse contenait un superbe rosier : c'était de toutes les fleurs celle que Jeanne aimait le mieux; et, de ce moment, elle l'aima presque exclusivement, et elle se promit bien de cultiver seule ce rosier qui lui était si cher.

Un matin, au lever du soleil, Louis et la comtesse de Dunois entrèrent dans le jardin de Jeanne. En approchant du tertre de gazon, la comtesse

fit arrêter Louis, en disant : Regardez le rosier et le joli tableau!.... Louis lève les yeux, et il voit une main charmante tenant un arrosoir qui versait de l'eau sur un des côtés de la caisse ; le reste de la figure était caché par le feuillage de l'arbuste, à l'exception de deux superbes tresses de cheveux, qui, dans ce mouvement, s'étant détachées du peigne qui les retenait, retombaient sur une branche chargée de roses, et s'étendaient jusque sur la caisse. Louis admira et les cheveux, et les roses, et cette jolie main ; bienfaisante même pour les fleurs dont elle ranimait la fraîcheur et la vie. Oui, dit-il, c'est le ciel qui a donné une forme si charmante à cette petite main, destinée à se sanctifier par tant de bonnes actions! cette main qui a tant travaillé pour les autels et pour les pauvres, et qui fut toujours prête

à essuyer les pleurs de l'infortune! Ah! quand on se rappelle combien elle est pure, et tout le bien qu'elle a fait, avec quel sentiment de respect et d'amour on admire sa beauté!... Louis parlait encore, lorsque la comtesse, le quittant brusquement, vole au secours de Jeanne, car elle s'aperçoit que ses beaux cheveux étaient accrochés à des épines. En effet, Jeanne, dans la crainte de les arracher, n'osait changer de situation; la comtesse la délivra. Pendant ce temps, Louis s'était avancé; il ne voyait pas encore Jeanne, qui, dans ce moment, était immobile derrière le rosier. Il tira de sa poche un crayon, et il traça sur la caisse les vers suivans :

Bonté touchante et naturelle
Qui ne se dément jamais!
Elle se cache et répand des bienfaits :
Ah! je la reconnais! c'est elle....

Jeanne lut ces vers avec ravissement : Ah ! s'écria-t-elle, jamais l'amour et la galanterie n'en ont inspiré d'aussi flatteurs. — Je le crois bien, reprit Louis : que sont leurs exagérations auprès des louanges que l'on peut vous donner ! Jeanne ne put répondre que ces mots : O que je suis heureuse !....

Louis se promit de prendre désormais, pour son cachet particulier, une pierre gravée, représentant le rosier tel qu'il l'avait vu d'abord, portant les tresses de cheveux, arrosé par cette personne cachée, et avec le dernier vers de son quatrain.

Le soir même, dans ce même jardin, Louis eut un long entretien avec Jeanne : ils étaient assis sous un berceau de chèvrefeuille ; les rayons de la lune, s'adoucissant encore en passant à travers le feuillage, donnaient à

peine assez de lumière pour distinguer faiblement les objets. La nuit, la pureté de l'air, le parfum des fleurs, tout disposait l'âme à la rêverie et à la méditation. Après un long silence, Jeanne prit la parole; elle parla du bonheur dont elle jouissait depuis qu'elle était à la campagne. Je puis dire aussi, reprit Louis, que je n'ai jamais goûté une satisfaction plus douce et plus pure. Ne trouvez-vous pas, poursuivit-il, un rapport étonnant entre l'histoire de Dunois et la nôtre, du moins dans les caractères et les sentimens? J'ai souvent éprouvé tout ce qu'a ressenti Dunois. La fière et vaine Athénaïs ressemble, à beaucoup d'égards, à la marquise de Mélozi: votre esprit est plus étendu, plus cultivé que celui d'Agnès; mais vous avez sa douceur, son indulgence; vous êtes, comme elle, incapable de

vous livrer à une grande passion.... vous ne connaissez pas l'amour?.... Cette dernière phrase, prononcée avec un ton interrogatif, surprit et troubla Jeanne..... Elle garda le silence. Louis attendait une réponse; et Jeanne enfin, prenant la parole: Je ne conçois pas, dit-elle, la jalousie et les emportemens de l'amour; mais je sais que je vous aime mille fois plus que ma vie...—Je serais bien ingrat, reprit Louis avec attendrissement, si je l'ignorais. Et pensez-vous n'avoir pas acquis les droits les plus puissans sur mon cœur? Pensez-vous que je ne chérisse pas maintenant ce nœud sacré que l'on forma jadis sans nous consulter?.... — Ah! j'ai toujours pensé que, trouver un cœur aussi sensible, aussi délicat que le vôtre, c'était trouver du retour.... — Oui, c'est en vain que les passions m'ont

éloigné de vous, nos âmes ne peuvent se désunir, et nous rapprocheront toujours!....... Eh bien! soyez donc tout-à-fait généreuse.... — Généreuse! je ne puis l'être avec vous! quelque chose que vous puissiez exiger, je me satisfais en l'accordant. Je voudrais pouvoir deviner vos volontés, j'y gagnerais le plaisir de m'y soumettre plus tôt. Je me suis souvent consolée de la douleur de ne pouvoir vous plaire, par le bonheur de dépendre de vous, par le charme de vous obéir. Ces paroles furent prononcées avec une voix si touchante, et Louis en fut si profondément ému, que l'excès de son attendrissement l'empêcha de répondre.... Ce n'était point ce trouble violent et fugitif qui enivre la raison, ou qui du moins en suspend l'usage; c'était au contraire cette émotion délicieuse qui pénètre, élève, enorgueillit

l'âme, parce qu'elle y ranime tous les sentimens tendres, purs et généreux... Louis, saisissant les deux mains de Jeanne, les pressa affectueusement; il sentit couler sur les siennes les plus douces larmes.... Après quelques minutes de silence : Oubliez donc, lui dit-il, tout ce que je vous ai dit le jour où l'on me remit le soin de veiller sur votre destinée! Ah! vous seule pouviez me rendre digne de recevoir un tel dépôt!... Je suis votre époux, je veux l'être... Dans ce moment de ravissement et de bonheur, Jeanne allait parler et dévoiler un amour si long-temps contenu; une joie inespérée et portée au comble n'a plus de secrets : mais on entendit un grand bruit; plusieurs personnes s'avançaient à pas précipités : c'étaient Dunois et la comtesse, suivis d'un courrier qui apportait la nouvelle que le roi, tombé

tout à coup dans un état qui faisait craindre pour ses jours, demandait la princesse. La piété filiale, suspendant au fond du cœur de Jeanne tout autre sentiment, n'y laissa plus que l'inquiétude et la douleur; elle partit sur-le-champ avec le duc d'Orléans et la comtesse de Dunois. Le voyage fut rapide, on arriva en peu d'heures dans les avenues du château du Plessis-les-Tours. Le jour commençait à paraître; on pouvait découvrir cette vaste habitation, sombre demeure d'un tyran soupçonneux et cruel. Où réside le souverain malheureux qui veut régner par la terreur, tout doit annoncer la défiance et la crainte. Des hordes de soldats, courant dans ces environs, y commettaient mille violences, y dépouillaient les paisibles voyageurs, sous prétexte d'arrêter, pour la sûreté du prince, les vagabonds et les gens

suspects. Des grilles de fer d'une énorme grosseur formaient, autour du château, une double enceinte ; une garde nombreuse veillait nuit et jour dans les fossés et sur les murailles *. En considérant ces tristes précautions du despotisme, Louis se rappelait l'histoire du bon roi René, et sa sécurité dans une chaumière entourée seulement d'une haie de roses. Ah ! se disait-il en secret, combien la bonté épargne aux princes de soins et d'inquiétudes !... Des sujets opprimés ne redoutent qu'un seul homme ; un mauvais roi craint tous les individus d'une nation entière !... On entra dans le château. Tandis qu'on allait prévenir le roi de l'arrivée de Jeanne, cette princesse s'arrêta dans un salon, où elle trouva Madame et toute la cour.

---

* Historique.

Louis jugea, à l'accueil plein de hauteur de Madame, que le roi était à l'extrémité, et que Madame avait de grandes espérances d'obtenir la régence.

Jeanne, accablée de douleur, passa dans la chambre du roi. Ce prince ignorait le danger pressant qui menaçait sa vie; on ne le lui avait point encore annoncé; cependant, voulant connaître son état, il avait chargé le vénérable François de Paule de l'en instruire. Les médecins, qui sortaient de sa chambre, faisaient en ce moment dans un cabinet voisin une dernière consultation à laquelle assistait, par ordre du roi le saint ermite, afin d'en rendre un compte exact.

Le roi reçut Jeanne avec tendresse, elle était le seul objet de ses affections; et Jeanne lui cacha avec soin ses mortelles inquiétudes. Au bout d'une demi-

heure, François de Paule reparut. A l'inaltérable sérénité toujours empreinte sur son front, se joignait l'expression d'une profonde mélancolie; son maintien grave et doux avait quelque chose de solennel. Jeanne frémit en jetant les yeux sur lui, elle savait qu'il allait prononcer au roi son arrêt; elle se flattait du moins que la charité chrétienne l'adoucirait, et qu'elle laisserait l'espérance! Nul sentiment humain ne peut rendre aussi compatissant que cette ardente charité, seule passion des élus, et portion divine de cet amour immense qui créa l'homme et l'univers. Cette charité n'a point de bornes; mais elle varie de formes suivant ce que lui prescrit la sagesse qui la dirige. Elle est tantôt douce, patiente, ingénieuse; tantôt véhémente et sévère : sous ces apparences diverses, elle agit par

le même principe, elle est toujours la même.

A l'aspect de l'ermite, le roi tressaille, et la terreur qu'il a tant de fois inspirée, se peint d'une manière effrayante sur tous ses traits... Eh bien! demanda-t-il d'une voix tremblante, qu'a-t-on dit? A cette réponse l'ermite baisse les yeux et garde le silence... Le roi ne comprit que trop ce muet et morne langage.... Je me sens mieux, reprit-il, parlez... Sire, répondit l'ermite, votre majesté règne et commande encore; elle peut encore signer des actes de clémence, réparer des injustices, révoquer des ordres trop rigoureux; mais le temps presse; je dois donc lui déclarer *sans préparation* et *sans délai* l'entière vérité!... L'éternité va s'ouvrir pour vous... Votre majesté n'a pas vingt-quatre heures à vivre... A cette sen-

tence, le roi pâlit; et Jeanne, baignée de larmes, se jette à genoux au chevet du lit de son père... Ce prince saisi, consterné, resta long-temps sans proférer une parole : il essayait de prier; quand il voulait implorer la miséricorde suprême, son imagination épouvantée lui retraçait tous ses crimes, et lui faisait entendre une voix foudroyante qui lui criait : Tu as été sans pitié, tu as versé des flots de sang, tu as cru te garantir des attentats que tu craignais, en te formant autour de ta demeure un affreux rempart d'échafauds !... Le roi tout à coup frissonne, une pâleur livide couvre son visage, sa poitrine se gonfle, sa respiration se précipite, ses yeux deviennent hagards et fixes, sa tête s'égare !... Il croit voir apparaître tous les spectres sanglans de ses victimes, ces fantômes menaçans se pressent

en tumulte autour de son lit, il voit avec horreur que leur nombre est si grand qu'il ne peut les compter !... Dieu ! s'écria-t-il d'une voix éteinte, le duc de Nemours !... Son sang, que j'ai fait rejaillir sur ses jeunes enfans *, ce sang qui crie vengeance, coule encore, il retombe sur ma tête, il me glace et m'inonde !... A ces mots une horrible convulsion lui coupe la parole.... Il lui semble que le spectre lui adresse ce terrible discours ; Tes courtisans et tes flatteurs t'ont pour jamais abandonné, ils ont disparu sans retour, tes derniers momens nous sont livrés, tu ne verras plus que nous !... L'infortuné prince, pour se dérober à ce supplice, ferme en vain les yeux ; les redoutables fantômes le poursuivent, il les retrouve tous au

* Historique.

fond de sa conscience. Cependant, vers la fin du jour, la touchante ferveur des prières du saint ermite et de Jeanne, et les pleurs de la piété filiale, parurent avoir obtenu du ciel quelque soulagement à ses maux! Son effrayante agitation se calma par degrés; mais son caractère despote et dominateur ne le quitta point: pour se distraire de ses terreurs, il voulut régner encore sur le bord même de la tombe; il fit appeler ses ministres, et passa la nuit à donner différens ordres; il prescrivit même le cérémonial de sa pompe funèbre; et, comme s'il eût voulu que le dauphin dût le trône à sa volonté, et non à l'hérédité, il commanda le matin à tout ce qui l'entourait, d'aller sur-le-champ le saluer en qualité de roi de France, et de lui prêter serment *

* Tous ces détails sont historiques.

de fidélité. Jeanne, toujours attachée au chevet du lit de son père, ne le quitta pas une minute durant le jour et la nuit. Sur la fin du second jour, le roi tomba dans les convulsions d'une longue et douloureuse agonie ; il expira dans les bras de Jeanne vers le milieu de la nuit suivante. On arracha Jeanne de ce lieu funeste ; elle était épuisée de douleur, de veilles et de lassitude : on la porta dans une voiture qui prit aussitôt la route de Paris, et qui la conduisit dans son palais. Ainsi finit le règne de ce prince si redouté durant sa vie, si justement déshonoré après sa mort, malgré l'éclat que sa valeur et ses exploits guerriers répandirent sur sa jeunesse ; car rien dans les princes ne mérite autant d'inspirer le mépris, l'horreur et l'indignation, que la duplicité, la tyrannie et la cruauté.

Louis XI ne persécuta que les grands, et n'opprima qu'eux ; il sut respecter les droits des autres classes, et ceux du peuple ; il fut parmi les rois de France le seul tyran constamment populaire *. Il ne pesa point les suffrages, il les compta ; il eut pour lui le plus grand nombre. C'est un bon calcul pour un roi, mais quand il y joint la justice et l'humanité envers tous ; sans ces conditions, la masse qui l'applaudit de son vivant n'a point de voix dans l'avenir ; elle n'empêchera pas sa mémoire d'être flétrie et détestée. On a fait un mérite à Louis XI d'avoir prodigieusement accru l'autorité

---

* « Souvent il lui arrivait d'aller seul dans les » rues, d'entrer chez un simple citoyen, chez » un artisan, et de s'asseoir à sa table, si c'était » l'heure du repas : il les appelait lui-même » fréquemment à la sienne. » *Règne de Louis XI, par M. Alexis Dumesnil.*

royale; mais peut-être, en l'augmentant beaucoup trop, a-t-il été cause des secousses violentes qui depuis ont ébranlé et renversé le trône. Il manque toujours quelque chose d'essentiel aux combinaisons les plus spirituelles et les plus réfléchies des mauvais rois. La Providence ne permet pas que rien de solidement utile puisse être le résultat de l'injustice et du meurtre. Comme les terres arides qui ne produisent que des ronces, les tyrans, dans tout ce qui est bienfaisant et généreux, sont frappés de stérilité; et les grandes conceptions qui ont heureusement influé sur le bonheur du genre humain, ont toujours été les fruits du véritable génie, celui de la bonté.

Depuis la mort du roi, les intrigues à la cour se poursuivaient avec un prodigieux redoublement d'activité; car elles avaient commencé dès

le premier jour de sa maladie. Madame avait laissé à Jeanne le soin de veiller son père; elle n'avait songé qu'à s'assurer la régence, en ôtant au duc d'Orléans toute espèce de part dans le gouvernement*. Elle en vint d'autant plus facilement à bout, que dans ces premiers momens, où la moindre négligence peut devenir si préjudiciable; Louis ne fut occupé que de Jeanne. Cette princesse, dont la santé était si frêle, succomba à la fatigue des insomnies, des veilles, et à l'impression qu'avait produite sur son cœur le spectacle horrible dont elle venait d'être témoin. Dès les premiers jours de sa maladie, une fièvre brûlante; une extrême faiblesse, donnèrent tout à craindre pour sa vie; la comtesse de Dunois et le duc d'Orléans ne la quit-

* Historique.

tèrent ni jour ni nuit. Louis, plongé dans la plus profonde affliction, chargea ses amis de ses intérêts politiques, quoiqu'il sût parfaitement que personne, dans cette circonstance, ne pouvait le suppléer; mais il trouvait une sorte de consolation à sacrifier l'ambition à son devoir et à sa douleur. Le sixième jour de sa maladie, Jeanne tomba dans une espèce de léthargie, que les médecins jugèrent mortelle. On épuisa vainement tous les remèdes pour l'en tirer. Vers le milieu de la nuit, elle fit un léger mouvement et un faible soupir; Louis crut que c'était son dernier souffle, et qu'elle expirait.... Il fit signe à la comtesse, et à tous ceux qui étaient dans la chambre, de sortir. La comtesse s'évanouit, on l'emporta; et Louis, se jetant à genoux près du lit, regarda, en tressaillant, le triste objet qu'il

avait sous les yeux. Cette touchante figure, rendue plus délicate encore par la maigreur, paraissait être celle d'un enfant, et l'intérêt que lui donnait cette illusion, était augmenté encore par son excessive pâleur, et par l'expression de douceur et d'innocence que ne pouvaient voiler sur ce visage les ombres même de la mort. Tout est embelli par la tendresse et la pitié réunies. Dans cet instant, Louis trouva quelque chose de céleste dans la physionomie de Jeanne; il la contemplait avec une douloureuse admiration..... Ange! dit-il, que j'ai trop long-temps méconnu, ou du moins négligé, toi que le ciel m'avait donné pour me faire adorer la vertu, je t'ai souvent affligé, j'ai vu quelquefois couler tes larmes; je n'ai jamais entendu tes reproches, tu ne m'accusais même pas en secret, tu

ne savais que plaindre et pardonner. Amie si tendre et si généreuse, tu emportes dans la tombe toute la paix, tout le charme de ma vie. Qui me ramènera si je m'égare encore? qui me conseillera, qui me guidera?.... Quoi! je n'entendrai plus ta douce et mélodieuse voix! cette voix qui semblait venir du ciel!..... et dont le son enchanteur n'a jamais frappé mon oreille sans me rappeler tous mes devoirs.... En disant ces paroles, un déluge de pleurs inondait son visage.... Il tenait une des mains de Jeanne, et dans ce moment un rayon d'espérance fit palpiter son cœur.... Il crut s'apercevoir que cette main glacée se réchauffait un peu; tout à coup il sentit sur la sienne une légère pression!.... Hors de lui-même, il regarde Jeanne, et il voit deux larmes s'échapper de ses paupières et couler sur ses joues....

Elle vit! s'écria-t-il avec un transport inexprimable. Il appelle, on accourt; les médecins rentrent, examinent la malade, et, après avoir écouté ce que leur dit le duc, ils déclarent que la princesse est tombée dans cette sorte de léthargie qui anéantit, ou du moins qui suspend l'usage de presque tous les sens, mais dans laquelle on conserve la raison et la faculté d'entendre.... Ils ajoutent que, dans cet état, l'âme, n'ayant plus de liaison avec les sens, ne peut exprimer ce qu'elle éprouve; que, cependant, un violent effort peut lui rendre tout son empire sur le corps, et que c'était ainsi que pouvaient s'expliquer les larmes d'attendrissement que la princesse venait de répandre. Cette explication exalta l'imagination de Louis; il avait un cœur profondément sensible, une tête vive et romanesque;

il lui semblait qu'une âme si pure, dégagée des sens, était suspendue entre le ciel et la terre, et qu'en cet état elle devait être plus grande, plus tendre et plus sublime encore, semblable à ces précieuses vapeurs que l'art sait extraire des plantes bienfaisantes, et qui, se détachant d'une enveloppe matérielle, réunissent et perfectionnent, en s'élevant, toutes leurs vertus concentrées. Louis croyait que communiquer avec cette âme, c'était correspondre avec un esprit céleste. Ah! dit-il, puisqu'elle m'entend, elle aura la force de me répondre! A ces mots, il s'assit sur son lit, prit Jeanne dans ses bras, et tandis que, par l'ordre des médecins, on frottait avec des linges brûlans les jambes de la malade : Reviens du ciel, s'écriait Louis, où sans doute ton âme angélique, affranchie de ses liens terrestres, s'est élevée pendant

quelques instans ; reviens animer ce corps si chaste, si pur et si digne d'une telle âme ! reviens.... ne m'abandonne pas au milieu des prestiges, des illusions dangereuses qui m'environnent ; reviens pour être mon ange tutélaire, et pour me garantir des orages des passions !... Réponds-moi ! c'est moi qui t'appelle, c'est ton ami, ton époux !.. A ce mot prononcé fortement et à haute voix, l'amour, par un puissant effort, rend Jeanne à la lumière ; et ferme sa tombe entr'ouverte. Son premier regard se repose avec ravissement sur Louis, qui la serre dans ses bras et contre son sein ; son nom chéri est le premier mot que sa bouche prononce ; leurs pleurs se confondent !... Ils goûtent dans cet instant cette félicité suprême des âmes bienheureuses, qui, après avoir été réunies sur la terre par une affection légitime, se retrou-

vent dans l'éternité.... O vertu, seul lien véritable parmi les êtres créés pour l'immortalité, auguste et touchante vertu, voilà tes prodiges!...

Jeanne était adorée de tout ce qui l'entourait; dans tout le palais l'ivresse de la joie succéda au deuil et à la plus profonde affliction; on courait en tumulte, on s'embrassait en s'écriant: *Elle nous est rendue!...* On alla chercher la comtesse de Dunois, dont les transports égalèrent la douleur qu'elle avait ressentie. Ce jour fut le plus beau de la vie entière de Jeanne; le ciel, à travers mille épreuves rigoureuses, lui réservait encore quelques instans de bonheur; mais ils ne furent plus sans mélange.

Lorsqu'elle fut en état de parler, elle raconta qu'elle avait en effet, durant sa léthargie, conservé assez de connaissance pour entendre toujours

la voix de Louis, et que ses dernières paroles, en retentissant jusqu'au fond de son cœur, avaient ranimé en elle tous les principes de la vie.

Tandis que ces choses se passaient au palais du duc d'Orléans, Madame s'assurait la régence sans partage, et par tous les moyens que peuvent employer la plus violente ambition, et le plus ardent désir de se venger de celui qu'elle avait aimé avec emportement et qu'elle haïssait avec fureur. Le deuxième jour de la convalescence de Jeanne, Louis fit enfin de son côté des demarches, mais il n'était plus temps; malgré ses droits et la faveur publique il échoua, et la duchesse de Beaujeu fut solennellement déclarée régente*. Louis ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement dans des termes peu respectueux pour la ré-

* Historique.

gente; et le premier acte d'autorité de cette dernière fut de l'exiler dans une de ses terres, à trente lieues de Paris. Le duc représenta vainement que Jeanne, à peine convalescente, avait besoin de ses soins; il fallut se soumettre. Il s'en consola en pensant avec raison que cette cruauté rendrait la régente odieuse; il ne se trompait pas, le public fut d'autant plus indigné, que Jeanne accablée de chagrin retomba malade: l'exil n'en eût pas été un pour elle, si elle avait pu suivre Louis; mais elle n'aurait pas eu la force de soutenir le mouvement d'une voiture. Elle reprit la fièvre et se remit au lit, qu'elle n'avait quitté que depuis peu de jours. Madame se vit ainsi forcée, par la clameur publique, de rappeler le duc d'Orléans, qui fut accueilli avec transport à son retour à Paris. L'enthousiasme qu'il excita

exaspera au dernier excès la haine de la régente ; elle trouva mille autres moyens de le persécuter. Elle dépouilla de leurs emplois tous ceux qui professaient un grand attachement pour lui ; elle en exila plusieurs qu'elle envoya dans des lieux malsains et à d'énormes distances de Paris *. Dunois se trouva enveloppé dans ce nombre ; mais Louis se plaignit si hautement et agit avec tant d'activité auprès du conseil de régence, qu'il parvint à faire révoquer cet ordre. Ce fut inutilement qu'il fit ensuite les mêmes démarches pour ses autres amis ; on n'éleva aux premières places de l'état que ceux dont il avait eu à se plaindre sous le feu roi. Enfin, on lui fit essuyer tous les désagrémens journaliers qu'il était possible de lui donner dans sa position, et

---

* Historique.

qu'une haine toujours active et industrieuse peut imaginer *.

Le retour de Louis préserva Jeanne d'une rechute dangereuse; mais sa santé se rétablissait lentement, et sa convalescence fut aussi longue que pénible.

Cependant les ennemis de la France n'ignoraient pas la persécution dont l'héritier présomptif du trône était l'objet; cette mésintelligence entre Louis et la cour, et les orages inséparables d'une régence, leur donnaient l'espérance de pouvoir bouleverser ce beau pays, dont ils enviaient l'éclat et la prospérité **. Ils savaient bien qu'on ne détruit point une nation fière et belliqueuse, qui trouve toujours dans son courage des ressources inépuisa-

---

* Historique.

** Historique.

bles quand on veut la subjuguer ou l'avilir; alors toutes les inimitiés sont suspendues, tous les partis se réunissent pour la défense commune, et tout Français devient un soldat intrépide. Les ennemis ne comptaient que sur la mobilité d'un peuple que son goût pour la nouveauté, l'ardeur de son imagination et sa sensibilité même rendent plus susceptible de séduction qu'aucun autre. On lui conseillerait vainement des lâchetés; mais il est facile de l'égarer en lui parlant de gloire et de bien public: ces mots magiques en France ont toujours produit toutes ses erreurs; jamais on n'arrachera les Français d'une mauvaise route, en leur en montrant les périls; il semble que le danger soit pour eux un attrait de plus, il accroît à la fois leur audace et leur enthousiasme. Pour les dégoûter d'une entreprise condamnable, il

serait inutile de leur démontrer qu'elle est extravagante et qu'ils doivent y échouer; dans toutes les choses qu'ils désirent vivement, ils n'admettent jamais l'impossible, ils n'y croient point. Mais qu'on leur prouve que ce qui les charme et les entraîne manque de grandeur, de justice et de générosité, ils y renonceront sans hésiter et sans effort. Aimable et brillante nation que n'intimidèrent jamais la violence et les menaces, qui double de force contre l'autorité hautaine et arbitraire, que gagne toujours la clémence, et qui accorde tout à l'amour* !

---

* On a ployé, en 1793, sous *le règne de la terreur*, mais un an, et ce fut par l'enchantement du mot liberté (synonyme alors dans l'opinion de grandeur et de gloire); ce fut ensuite par un enchaînement de séductions toutes nouvelles dans ce temps, et par l'enthousiasme que causaient les prodiges de valeur et les victoires des armées françaises.

Le duc de Bretagne, François II, qui avait plus d'une fois été le jouet et la victime de la duplicité de Louis XI, nourrissait au fond du cœur une haine mortelle contre la France; comme si une nation était responsable des vices et des torts de son souverain! Aussitôt que Louis XI eut les yeux fermés, le duc de Bretagne envoya en France, mais sans caractère et sans mission apparente, un agent secret *, le comte de K***. C'était un de ces intrigans auxquels le mépris même assura une sorte d'existence; on peut impunément les désavouer, et par cette raison les gouvernemens les emploient souvent dans le début des grandes affaires politiques. Le comte de K*** croyait être un homme d'état, parce qu'on

* Historique.

lui confiait sans cesse le rôle d'espion, rôle moins dangereux (et par-là beaucoup plus vil) dans les cours que dans les camps. Il s'enorgueillissait de sa duplicité, qu'il regardait comme une grande supériorité de génie. Il est vrai que, dans ses négociations clandestines avec ceux qui n'avaient point de probité, il réussissait ordinairement; car il était difficile de l'égaler en fausseté: mais, quand il avait affaire à des gens d'un caractère droit et loyal, il échouait toujours, et par les moyens même qu'il employait pour les séduire. Le fourbe le plus adroit est toujours grossier, quand il veut gagner un honnête homme: *le* manque de délicatesse devient, dans ce cas, un défaut d'habileté.

Le comte de K*** fut chargé de voir le duc d'Orléans, d'aigrir son mécontentement, d'exciter son am-

bition, et de lui offrir un asile en Bretagne*. Le comte, par sa naissance, était fait pour aller à la cour; il n'eut pas de peine à s'introduire chez le duc d'Orléans; il ne faut, pour plaire aux princes, que des formes respectueuses, des manières agréables et l'art de louer avec finesse. Le monde n'est presque jamais une école pour les princes. Les plus spirituels, ceux qui aiment la société, n'y portent que le désir de se délasser de l'ennui de la représentation et de la fatigue des affaires. Ils sentent confusément que tout est illusion autour d'eux, et que l'esprit observateur, qui leur donnerait une supériorité si réelle, désenchanterait souvent leur brillante existence : on expose aisément sa vie pour la gloire; on sacrifie

* Historique.

bien rarement à la raison ses plaisirs et des erreurs séduisantes. Louis trouva le comte de K*** aimable, et l'admit bientôt dans son intimité. Au bout de quelque temps, le comte obtint du prince une audience particulière, et, croyant avoir parfaitement préparé cette entrevue, il se rendit un matin dans son cabinet. Il commença par lui dire que le duc de Bretagne était indigné de la persécution à laquelle se trouvait en butte un prince si irréprochable dans sa conduite; et il lui confia, sous le sceau du plus grand secret, que son maître l'avait chargé de lui offrir un asile dans sa cour. Louis, qui brûlait du désir de quitter la France, ne rejeta point cette proposition; mais il montra une grande répugnance à l'abandonner en fugitif, c'est-à-dire, sans la permission de

son souverain; il ajouta que tout prince du sang qui manque à ce qu'il doit à son roi, dégrade sa propre dignité. Eh bien! monseigneur, reprit le comte, il ne tiendra qu'à vous de rentrer en France d'une manière si brillante qu'elle effacera l'humiliation de votre fuite. Comment? dit Louis. A cette question, faite avec l'air d'une vive curiosité, le comte ne douta point que Louis déjà ne l'eût entendu, et qu'il ne fût très-favorablement disposé à entrer dans ses vues. Puis-je, monseigneur, répliqua-t-il, parler sans aucun détour et en toute liberté? — Toujours avec moi. — Ainsi donc, point de préambule, la franchise, la vérité, la pureté des intentions les dédaignent, et surtout quand on a l'honneur de parler au prince le plus éclairé de l'Europe. Monseigneur, la

régence est universellement abhorrée; la France entière vous adore, et vous proclame par son admiration et son amour : voilà le plus beau droit qui puisse placer un prince sur le trône... Pour le bonheur de votre pays, vous devez y monter, et le duc de Bretagne vous secondera de tout son pouvoir dans cette grande entreprise.
— Non, monsieur, reprit le duc d'Orléans d'un ton ferme et sévère, je ne croirai point que votre maître vous ait chargé d'une semblable proposition; si ses principes ne l'empêchaient pas de la faire, il sentirait du moins que nul souverain, pour ses propres intérêts, ne peut favoriser un si coupable dessein. J'ignore si j'aurais les qualités qui font régner avec gloire; mais je sais qu'il faut, avant tout, qu'un roi soit un honnête homme, et un usurpateur ne

saurait l'être. Celui qui ne peut s'approcher du trône que par des trahisons, qui n'y peut monter que par un éclatant parjure, et en excitant des guerres civiles et étrangères; celui-là, dis-je, est à jamais indigne de régner sur une nation généreuse. Je serai jusqu'à mon dernier soupir fidèle à l'honneur, à mes sermens, c'est-à-dire, à mon roi; et pour soutenir ses droits et le maintenir sur le trône, je verserais, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Et voilà, je l'ose dire, les sentimens que l'on devait attendre d'un caractère tel que le mien, et de la droiture que j'ai toujours montrée dans toutes les circonstances de ma vie. A ces mots, le comte de K*** confondu, couvert de honte, balbutia quelques mots d'excuse, et se hâta de se retirer.

Cette conversation apprit du moins à Louis qu'il serait parfaitement reçu en Bretagne; mais, outre ses scrupules, il était retenu par un puissant motif; quand la santé de Jeanne lui eût permis de le suivre, il ne l'aurait pas voulu. Louis, en s'éloignant d'une cour où régnait l'injustice, ne comptait pas s'expatrier pour toujours; la puissance absolue de Madame devait finir à la majorité du Roi, c'est-à-dire, dans un an. Ce prince annonçait de la bonté, Jeanne était sa sœur; il était de la plus grande importance pour Louis de laisser à la cour une princesse capable de le servir avec autant d'intelligence que de zèle et de dévouement. Mais Louis savait combien cette séparation, si douloureuse pour lui, le serait pour Jeanne, surtout dans l'état d'affaiblissement où elle était encore. Il résolut d'attendre,

pour se décider à prendre un parti contre les persécutions qu'il éprouvait, que la santé de Jeanne fût un peu fortifiée. Cette princesse, surprise autant qu'irritée de la conduite de la régente, la lui avait reprochée plusieurs fois; et Madame avait répondu avec tant d'aigreur et d'animosité, que Jeanne n'espérait plus de pouvoir la ramener à des sentimens équitables. Mais, n'ayant pas le moindre soupçon du désir qu'éprouvait Louis de quitter la France, Jeanne ne pouvait s'affliger véritablement quand elle était sûre que la tendresse que Louis avait pour elle était le premier sentiment de son cœur. Que je suis heureuse! disait-elle à son amie; quel bonheur de penser que, si le feu de l'âge et des passions l'égare encore, s'il devient amoureux de quelque beauté nouvelle, je conserverai toujours des

droits qu'une liaison coupable ne saurait m'ôter! Sa véritable affection ne peut s'accorder sans l'estime; jamais une maîtresse ne me la ravira. Qui pourrait m'enlever désormais ma douce sécurité? elle est fondée sur son noble caractère. Ma tranquillité fait à la fois mon bonheur et ma gloire; elle vient de mon admiration pour lui. Il n'y a qu'une seule chose au monde qui pourrait bouleverser toute mon existence, c'est qu'il prît une passion violente pour une femme qui réunirait la vertu à la beauté, qu'il en fût aimé, qu'il le sût et qu'elle eût le courage de lui résister.... Mais cela est impossible, n'est-ce pas? Dites-le-moi, ma chère Agnès..... La comtesse sourit de la naïveté de cette question: Eh quoi! madame, répondit-elle, dans une situation semblable, si vous n'étiez pas sa femme, vous

céderiez donc ? — Non, dit-elle, j'ai trop réfléchi combien une faiblesse de ce genre nous dénature et nous abaisse, et combien la route sacrée du devoir est glorieuse et sûre.... D'ailleurs, indépendamment de tout principe, je chérirais la vertu comme le seul moyen de conserver son attachement. — Oui, madame, reprit la comtesse, il vous aime de préférence à tout; parce qu'avec raison vous êtes de toutes les femmes celle qu'il admire le plus. Que serait-ce donc, s'il connaissait la passion que vous avez pour lui; s'il savait qu'au lieu de cette paisible amitié qu'il vous suppose, vous avez éprouvé tous les tourmens qu'un amour malheureux peut causer! Pourquoi maintenant le lui cacher, puisqu'il vivra désormais avec vous, non comme un ami, mais comme un époux?...—Une seule fois,

répondit Jeanne, ce secret a pensé m'échapper ; et, si je l'eusse découvert alors, je m'en repentirais aujourd'hui ; toutes les raisons qui me l'ont fait cacher subsistent : et que gagnerais-je à le lui révéler ? il ne m'en aimerait pas davantage, et cette indiscrète confidence jetterait entre nous une sorte d'embarras et une contrainte inévitable. L'amour n'aurait jamais de charme dans ma bouche ; ah ! ce n'est que lorsqu'il est partagé que son langage est séducteur. Mon intérêt n'est-il pas de lui donner la plus haute idée du seul sentiment qu'il puisse avoir pour moi ? Ce n'est qu'ainsi qu'il m'est permis d'attendre et d'obtenir du retour. Vous le dirai-je enfin ? sa tendresse me rend si heureuse, que toute idée de changement dans nos rapports mutuels ne peut que m'effrayer.... Ah ! ma chère Agnès,

je ne pense pas sans crainte que dans quelques mois, quand ma santé sera parfaitement rétablie, je ne serai plus pour lui cette amie qui, dans son imagination et dans ses souvenirs, n'avait rien de commun avec ces femmes brillantes de fraîcheur et de beauté, objets de ses attachemens passagers!... — Mais, madame, dit la comtesse, vous deviendrez mère, et quel lien sacré que celui-là! — Des enfans! reprit Jeanne avec un profond sentiment d'amertume; des enfans! hélas! avec une taille défectueuse, une si mauvaise complexion, une santé si délicate, en aurai-je? ou vivront-ils, ou ne seront-ils pas plus difformes encore que leur malheureuse mère?.... Cette réflexion, qui n'était que trop raisonnable, et qui se présentait souvent à son imagination, la frappa plus vivement que jamais dans ce moment;

elle pencha sa tête sur le sein de son amie, et elle répandit un torrent de larmes. La comtesse lui dit tout ce que l'attachement le plus tendre put lui suggérer de plus consolant; Jeanne l'écouta avec sa douceur accoutumée; mais elle pleura long-temps..... Un malheur plus réel devait bientôt l'accabler.

La régente ne gardant plus de mesures avec le duc d'Orléans, ce dernier, trop jeune encore, et surtout trop fier pour avoir de la prudence, se fit un plaisir de la braver en toute occasion, et de lui montrer publiquement le profond mépris qu'il avait pour elle. Lorsqu'il allait faire sa cour au roi, il ne voyait que trop, par l'accueil froid et sec qu'il en recevait, à quel point ce jeune prince, naturellement si affable, était prévenu contre lui; malheur presque

inévitable des souverains, qui jugent les hommes qu'ils ne connaissent pas, non sur des actions publiques et incontestables, mais d'après les sentimens de ceux qui les entourent, et qui, par une faiblesse si funeste, se rendent ainsi complices de la calomnie, de l'envie, et d'une haine qui leur est étrangère. Bientôt la régente, employant tous les moyens de persécution, intenta le procès le plus injuste au duc d'Orléans, et fit porter cette cause au conseil : l'affaire fut jugée en six semaines ; le duc fut condamné, ce qui lui fit perdre un tiers de sa fortune. Ce prince, poussé à bout, éclata, menaça; c'était ce que désirait la régente : elle envenima ses plaintes, noircit ses intentions, et le duc eut des avis certains qu'on se disposait à attenter à sa liberté. Alors il se décida à quitter la France, si Jeanne approu-

vait sans désespoir cette violente résolution. Jeanne, toujours languissante, ne pouvait rétablir sa santé au milieu de tant d'agitations et de chagrins; néanmoins elle était loin de prévoir le coup mortel qui allait la frapper. Louis lui confia enfin tout ce qu'il lui avait caché jusqu'à ce moment, ses craintes, l'excès de son ressentiment, les offres du duc de Bretagne. Mais il ne lui parla point du désir qu'il éprouvait de partir; il lui demanda seulement ce qu'elle pensait d'une telle situation, et ce qu'elle lui conseillait..... De partir sans délai, interrompit-elle d'un ton ferme et sans hésiter; quand vous avez de si justes craintes, je suis mille fois plus effrayée que vous. Et qui sait en effet où s'arrêtera cette odieuse persécution qui, loin de se ralentir, va toujours en croissant?.... Partez; cepen-

dont je ne puis vous conseiller d'aller vous jeter dans les bras d'un prince qui fut toujours l'ennemi de la France, et qui, dit-on, s'apprête à lui déclarer la guerre... vous trouverez assez d'autres asiles; mais partez, je vous en conjure. — Vous quitter dans l'état d'affaiblissement où vous êtes encore! cette idée me déchire le cœur. — Ah! si vous restiez, mes terreurs me feraient plus de mal que votre absence. Je ne songerai qu'à vous servir; ce devoir si cher m'occupera sans cesse, et je retrouverai la force et la santé quand elles vous seront utiles. Louis admira du fond de son âme ce courage et cette abnégation de soi-même, qui le soulageaient d'un poids énorme; rien ne l'empêchait plus de s'éloigner; en même temps il n'en sentait que plus vivement le chagrin de se séparer d'une amie si parfaite. Cette régence si uni-

versellement détestée, lui dit-il, finira bientôt; le roi ouvrira les yeux, et l'on ne tardera pas à me rappeler : d'ailleurs, si vos soins étaient superflus, il vous sera facile de venir me rejoindre, et, quand nous serons réunis, nous ne nous croirons pas exilés. — Mais décidément, reprit Jeanne, où irez-vous? — Je vous l'ai dit, répondit Louis, en Bretagne.... Soyez tranquille, poursuivit-il, je me souviendrai là, comme partout ailleurs, que je suis Français, et prince du sang royal. Jeanne ne répliqua que par un profond soupir. Elle devait cacher la véritable pensée qui oppressait son cœur..... Elle concerta sur-le-champ avec Louis les moyens d'assurer sa fuite. Il fut convenu que le duc feindrait d'être malade, qu'il se mettrait au lit le soir même, et qu'il partirait dans la nuit. Un médecin, un valet

de chambre, le comte et la comtesse de Dunois furent les seuls confidens de ce secret. Dunois combattit inutilement le dessein d'aller se réfugier en Bretagne. Monseigneur, disait-il, tout fugitif fait une faute en cherchant un asile chez l'ennemi de son pays. Un prince du sang en fait une bien plus grande dans ce cas, puisqu'il manque à la fois au chef de sa famille, à son souverain, et à sa patrie. On n'ignore pas que le duc de Bretagne fait des préparatifs de guerre contre la France. — Mon influence sur lui, reprenait Louis, pourra le décider à ne pas rompre la paix, et j'y ferai tous mes efforts. — Monseigneur, vous êtes un grand prince; mais ne vous abusez pas : un fugitif, quel que soit son rang, a bien rarement de l'influence dans le pays qui lui donne l'hospitalité. Louis XI, encore dau-

phin, n'en eut aucune à la cour de Bourgogne; et, n'ayant pu montrer encore son génie despote et sanguinaire, il n'était connu alors que par de grands exploits de guerre, et il jouissait d'une éclatante réputation. Néanmoins, sans crédit à la cour de Bourgogne, il n'y fut qu'un illustre prisonnier, traité avec des formes respectueuses, mais suspect et gardé à vue. Si les réfugiés haïssent leur pays, on les méprise; s'ils l'aiment toujours, on s'en défie : c'est un triste sort. Malgré toutes ces réflexions, Louis persista; et Dunois, dévoué à ce prince du fond de l'âme, après lui avoir parlé avec une noble franchise, le suivit sans hésiter. Louis partit à *minuit*. Jeanne, à laquelle sa sensibilité donnait, lorsqu'il le fallait, un souverain empire sur elle-même, reçut ses adieux avec autant de fermeté que de ten-

dresse; mais, lorsque Louis fut parti, elle se livra à la plus vive douleur. Une pensée secrète, un triste pressentiment, ajoutaient pour elle une amertume affreuse aux peines que lui causaient une si cruelle séparation et la préférence que Louis donnait à la Bretagne. Il existait à cette cour une jeune princesse déjà célèbre par son éclatante beauté, son goût éclairé pour les beaux-arts, et enfin par toutes les vertus qui peuvent donner un véritable prix à tant de brillans avantages : Louis allait voir Anne de Bretagne : comment son cœur, si facile à enflammer, pourrait-il résister à tant de charmes réunis? Ah! sans doute, se disait Jeanne, pour cet objet séducteur et digne en même temps d'exciter la plus juste admiration, il va prendre une passion dont rien ne pourra le guérir. Il va aimer comme

je l'aime. O qu'il souffrira! et j'aurai à supporter le double poids de ses tourmens et des miens! Cette idée ne la quitta plus, et, de ce moment, elle n'entendit jamais prononcer sans tressaillir le nom d'Anne de Bretagne.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



